



**HAL**  
open science

## Les sondages clandestins de la Résistance en France occupée au début de l'année 1944. Chapitre 8.

Jean-Paul Grémy

► **To cite this version:**

Jean-Paul Grémy. Les sondages clandestins de la Résistance en France occupée au début de l'année 1944. Chapitre 8.. 2013. halshs-00795696

**HAL Id: halshs-00795696**

**<https://shs.hal.science/halshs-00795696v1>**

Submitted on 28 Feb 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Paul GRÉMY

**LES SONDAGES  
CLANDESTINS  
DE LA RÉSISTANCE  
EN FRANCE OCCUPÉE  
AU DÉBUT DE L'ANNÉE 1944**



***CAHIER N° 8***

**(2 juillet 1944)**

---

**LES RADIOS  
DE LA FRANCE LIBRE**



### QUESTION 3A

Enoncé : Aimez-vous les chansons de Pierre DAC dans le programme de la B.B.C. ?

#### DONNEES TECHNIQUES DE L'ENQUETE

Nombre de personnes interpellées : 384 Français de naissance

Période de l'enquête : 11/5/44 - 29/5/44

Régions touchées : Paris et région parisienne  
Centre  
Midi  
Sud-Ouest

Notre service ne couvre pas encore les régions Nord-Ouest, du Nord et de l'Est.

#### RESULTATS DE L'ENQUETE SUR L'ENSEMBLE DE LA POPULATION

OUI	50 %
NON	34 %
INDECIS	6 %
N'ECOUTENT PAS	10 %

Donc, Pierre Dac n'est pas jugé ce qu'il y a de mieux à la B.B.C. On n'aime pas beaucoup ses "numéros" surtout lorsqu'ils sont destinés à trancher les problèmes de haute politique. D'ailleurs, en dehors de ce qu'il peut y avoir de bien ou de quelconque dans son programme, on estime qu'il "ne fait pas sérieux" pour une radio qui doit porter à travers le monde la voix d'une France traversant les moments les plus dramatiques de son histoire.

Quant aux détails de la statistique, c'est l'instruction et le rang social qui font jouer le plus les réponses. En effet, c'est chez les plus modestes, dans le peuple, que Pierre Dac remporte le plus grand pourcentage de sympathies (67 %), alors que les personnes de rang social élevé se montrent - avec ceux des professions libérales - les plus hostiles à son talent (44 % oui - 56 % non).

### QUESTION 3B

Enoncé : Ecoutez-vous la radio d'Alger ?

#### DONNEES TECHNIQUES DE L'ENQUETE

Le nombre des personnes interpellées, la période de l'enquête et les régions touchées, sont les mêmes que pour la question précédente.

#### RESULTATS DE L'ENQUETE SUR L'ENSEMBLE DE LA POPULATION

OUI	46 %
NON	54 %

On voit que la radio d'Alger est de très loin dépassée par celle de Londres, que seulement 4 à 5 % des Français n'écoutent pas.

Les raisons invoquées par ceux ayant répondu par la négative, sont les suivantes :

"Londres dit la même chose"  
"Londres est plus vivant"  
"Nous avons déjà l'habitude d'écouter la BBC"  
"Nous ne savions pas qu'elle existait"  
"On n'arrive jamais à l'accrocher"  
"Pas de T S F"  
"Je n'écoute aucune radio"

Nous allons mentionner quelques curiosités révélées par l'enquête :

Ceux qui l'écoutent le plus, sont les rentiers, retraités et pensionnés (75 %) et les salariés (68 %).

Ceux qui l'écoutent le moins, sont ceux des professions libérales (38 %).

Au point de vue du rang social, les "moyens" l'écoutent très peu (40 %) par rapport aux gens du peuple et même à ceux du rang social élevé (62 %).

Quant à la couleur politique, les Résistants - résultat inattendu - sont de ceux qui s'intéressent le moins à ces émissions (43 %, alors que les Sympathisants donnent 54 % et les Neutres 50 %).

Enfin, les personnes âgées écoutent davantage cette radio que les adultes qui à leur tour s'y montrent plus intéressés que les plus jeunes (58 % - 51 % et 44 %).

Il est probable que le peu de faveur que cette radio trouve auprès du public français tient en partie à un défaut de publicité. Mais surtout on a l'impression que la radio d'Alger fait double emploi avec celle de Londres. Ce qui explique pourquoi le plus grand nombre de réponses affirmatives se trouve parmi les personnes les moins actives.

#### QUESTION 4A (Sondage N° 3)

Enoncé : Aimez-vous les discours de Schumann (le porte parole du CFLN) dans le programme de la B.B.C. ?

#### DONNEES TECHNIQUES DE L'ENQUETE

Nombre de personnes interpellées : 354 Français de naissance

Période de l'enquête : 25/5/44 - 19/6/44

Régions touchées : Comme pour la question 3A, page 44.

#### RESULTATS DE L'ENQUETE SUR L'ENSEMBLE DE LA POPULATION

OUI	63 %
NON	19 %
INDIFFERENTS	18 %



Le résultat est de beaucoup meilleur que pour Pierre DAC.

Quant au pourcentage donné par les diverses catégories de Français, on y constate une répartition assez uniforme. Toutefois quelques exceptions très saillantes se produisent pour les personnes âgées, les Résistants et les Neutres. En effet, alors que le pourcentage des réponses affirmatives se place, en général, autour de 63 %, les trois catégories mentionnées donnent les pourcentages suivants :

personnes âgées	82 %	oui	3 %	non	13 %	indifférents
Résistants	80 %	"	10 %	"	10 %	"
Neutres	17 %	"	39 %	"	44 %	"

L'attitude des Résistants était facile à prévoir et celle des Neutres également. Cette dernière confirme d'ailleurs à nouveau, ce que nous avons dit sur leurs sentiments lors des enquêtes antérieures.

## LES RADIOS DE LA FRANCE LIBRE

Le *Cahier* n° 8 présente les réponses à trois questions ayant trait aux émissions des radios de la France Libre. Il est le seul à publier les résultats de deux sondages différents. En outre, l'analyse des réponses et les commentaires relatifs aux trois questions présentées sont peu développés. Il est probable que le débarquement en Normandie a fortement perturbé le fonctionnement du S.S.S. D'ailleurs, le premier sondage entrepris après le débarquement (sondage n° 4, du 16 juin au 3 juillet 1944), ainsi que les deux suivants, ont dû être limités à trois régions seulement : la région parisienne, le centre, et le midi. Dans ce contexte particulièrement difficile, les problèmes de réorganisation du réseau d'enquêteurs ont probablement accaparé l'équipe au point qu'ils ont préféré traiter succinctement des problèmes relativement secondaires, comme l'écoute de la radio, et repousser l'analyse plus détaillée de questions plus importantes, comme celles relatives à l'épuration.

Du point de vue des Français métropolitains, les animateurs des radios de la France Libre ont un défaut majeur : celui de méconnaître l'opinion des populations vivant sous l'oppression des occupants et du gouvernement de Vichy. Une note "à l'usage de la radio gaulliste", reçue le 15 mai 1943, résume ainsi ce problème (AN F/60/1734, dossier "Conseils de propagande") : "La radio gaulliste donne l'impression aux Français agissants : 1°) De s'exprimer par la voix d'hommes vieilliss, démodés. 2°) De manquer d'esprit révolutionnaire. 3°) D'être démagogique. I. C'est la faiblesse des émigrés d'avoir du mal à suivre l'évolution fatale d'un peuple au milieu duquel ils ne vivent plus. C'est ce qui explique pourquoi des hommes ardents, jeunes et bien vivants, s'exprimant à Londres donnent l'impression d'appartenir à une époque déjà très lointaine. C'est vrai, assez curieusement, même pour des hommes fraîchement émigrés, et cela se sent par l'emploi d'un vocabulaire jamais actuel". Le décalage entre les propos tenus par les animateurs et le vécu de leurs auditeurs est un thème récurrent dans les messages adressés par la Résistance métropolitaine ; certains animateurs, comme Maurice Schumann, sont tout à fait conscients de l'importance du problème, et font leur possible pour y remédier.

Une note rédigée en mars 1944 par "une personnalité de la résistance venant de France" commence par dresser un bilan des émissions de radio à destination de la métropole (AN AG/3(2)/395) :

L'opinion française de la Métropole classe les émissions de la France Libre dans l'ordre suivant :

1.- Sur le plan technique, les émissions de la B.B.C. sont les mieux reçues en général ; puis viennent celles de Radio-Brazzaville et, enfin, celles de Radio-France [ex radio Alger] (sans parler, à dessein, des émissions de la Radio des Nations Unies à Alger).

2.- Dans le domaine de l'intérêt, on apprécie particulièrement les émissions de Brazzaville que l'on trouve abondantes et variées ; on écoute avec beaucoup de plaisir, dans les émissions de la B.B.C. les causeries du porte-parole de la France Combattante [Maurice Schumann] mais l'on goûte beaucoup moins certaines émissions fastidieuses ou dangereuses pour les militants de la résistance ; les émissions de Radio-France, en dehors de certaines régions du Sud de la France, sont très peu écoutées.

Nous croyons que le problème de la propagande de la France libre à destination de la Métropole mériterait d'être réexaminé dans son ensemble. On désire, généralement, dans la Métropole, entendre des émissions d'informations ennemies pour les critiquer et faire connaître le point de vue de la France et des Alliés.

On se désintéresse de plus en plus de toutes les causeries un peu étendues et qui ne traitent pas directement de ce qui touche la vie de la Métropole et les difficultés quotidiennes rencontrées dans la lutte contre l'ennemi commun.

Depuis quelques semaines, on aspire de plus en plus à entendre, aux émissions de la France Libre, des orateurs qualifiés qui acceptent de faire de la polémique et de répondre au jour le jour à la radio de Vichy et de Paris et, plus particulièrement aux causeries de Philippe Henriot et de Jean Hérold-Paquis.

## LES CHANSONS DE PIERRE DAC À LA B.B.C.

Les chansons de Pierre Dac diffusées par la B.B.C. sont à replacer dans le contexte de la tradition des cabarets montmartrois. Il s'agit de salles de spectacle parisiennes, situées pour la plupart dans le quartier de Montmartre (mais on en trouve quelques-unes dans le quartier de Montparnasse ou près de la place de la République), présentant des chansons satiriques (ou parfois des saynètes) inspirées par l'actualité. Le plus souvent, les chansonniers y brocardaient les célébrités politiques ou artistiques ; leurs chansons, écrites hâtivement sous la pression du moment, ne respectaient guère les règles classiques de la versification (élisions fréquentes, hiatus, rimes approximatives), et utilisaient des airs connus, dont ils détournaient ou parodiaient les paroles originales. Ces spectacles ont connu un grand succès public jusque vers la fin des années cinquante <sup>1</sup>, succès amplifié par la diffusion radiophonique de certains d'entre eux.

Né le 15 août 1893 à Châlons-sur-Marne, André Isaac, le futur Pierre Dac, y fait ses études au lycée Colbert et apprend le violon ; son père, Salomon tient une boucherie. Mobilisé en 1914, André est blessé une première fois en juin 1915 : un éclat d'obus lui brise le cubitus gauche, et son bras, raccourci, demeurera handicapé (l'obligeant à renoncer définitivement au violon). Après avoir pris part aux combats qui se sont déroulés autour du fort de Douaumont (février-juin 1916), il est blessé une deuxième fois en 1917 à Ypres ; en plus de sa blessure à la cuisse, il est victime des gaz (ypérite). Au cours de la première guerre mondiale, il aura été cité quatre fois à l'ordre de la nation. Démobilisé, André Isaac exerce divers métiers (vendeur à domicile, chauffeur de taxi), avant de découvrir les cabarets montmartrois. Malgré sa timidité maladive, il parvient à se faire embaucher dans un cabaret, *La vache enragée*, où il prend le nom de scène de Pierre Dac <sup>2</sup>. Son style, tout à fait nouveau pour l'époque, déroute un peu au début, mais rapidement, ses "loufoqueries" (monologues, chansons, et sketches) remportent un grand succès. Il est sacré "Roi des loufoques" <sup>3</sup>. Sa notoriété s'élargit lorsqu'en 1935 il anime l'émission radiophonique "Le club des loufoques", puis, en 1936, "La course au trésor", dans laquelle les participants devaient rapporter le plus vite possible, au studio du Poste Parisien, dix objets insolites. En mai 1938, il lance un journal satirique, *L'os à moelle*, présenté comme l'organe officiel des loufoques (Pessis 1992 : 15-66, *passim*).

Après l'Armistice, réfugié à Toulouse pour fuir la répression antisémite qui est moins intense en "zone libre" qu'en zone occupée, il poursuit ses activités artistiques, donnant des représentations à Vichy, puis à Nice. Par l'intermédiaire d'un de ses amis comédien en contact avec la Résistance, René Lefèvre, il cherche à gagner Londres ; Lefèvre en parle à Emmanuel d'Astier de la Vigerie au début de l'année 1941, et un accord de principe est conclu ; mais les choses tardent. Lors d'une représentation à Nice, le 17 avril 1941, Pierre Dac se permet une plaisanterie désobligeante à l'égard de l'occupant italien ; le spectacle est interdit et le chansonnier est condamné à une amende de cent francs. Le 15 novembre 1941, par l'intermédiaire du frère de René Lefèvre, Fernand, Pierre Dac se voit offrir une possibilité de quitter clandestinement la France ; après une traversée épuisante des Pyrénées par le col de Banyuls, lui et son compagnon sont arrêtés, et incarcérés à Barcelone. Remis aux autorités

---

<sup>1</sup> Depuis, la plupart de ces "cabarets artistiques" ont disparu ; il en subsiste encore quelques-uns, notamment boulevard de Clichy. La fonction satirique qu'ils remplissaient à cette époque est comparable à celle assurée de nos jours par les humoristes de la radio et de la télévision, et les émissions télévisées du type "Bêbête show" ou "Les guignols de l'info".

<sup>2</sup> Après l'avoir auditionné, le patron de *La vache enragée*, Roger Tozini, lui propose de l'appeler Dac (car il est "chansonnier d'actualité"), et de prendre pour prénom Pierre, qui sonne mieux qu'André (Pessis 1992 : 35).

<sup>3</sup> *Loufoque* signifie à l'origine "fou" en "largonji" (forme d'argot qui remplace l'initiale du mot par un "l", et reporte cette initiale à la fin du mot en l'assortissant d'une finale souvent arbitraire : "jargon" devient ainsi "largonji"). Pierre Dac a dû être initié à cette forme d'argot par les collègues de son père, les bouchers parlant entre eux une variante du largonji appelée *loucherbem* [prononcer : "louchébem"], c'est-à-dire "boucher" en largonji. *Loufoque* a ici le sens d'*excentrique*.

françaises le 22 mars 1942, il est condamné à un mois de prison et 1 200 francs d'amende ; il sort de prison le 4 avril. En août 1942, il entre en contact avec le réseau de Résistance Béryl. On lui procure des faux papiers au nom de Pierre Duval, et il passe en Espagne. De nouveau arrêté, il y est d'abord "consigné" sous le contrôle de la Croix-Rouge, puis incarcéré de nouveau. Le 15 août 1943, il bénéficie d'un échange de prisonniers contre des sacs de blé. Il finit par atteindre Londres le 13 octobre 1943, en passant par le Portugal, Gibraltar, Alger (*ibid.* : 162-180).

On a vu (*Cahier* n° 4) qu'en juillet 1942, Yvon Morandat avait informé l'équipe de la radio de Londres du désir de Pierre Dac de collaborer avec elle ; celle-ci avait finalement accepté à condition que tous les efforts soient concentrés sur la propagande contre la milice, la police, la déportation, les Allemands en général, comme le demandait Jacques Duchesne (Luneau 2005b : 325 note 32).

### *Les chansons de Pierre Dac.*

Pierre Dac adhère sans réserves à la conception exprimée par Jacques Duchesne. Dès son arrivée à Londres, il compose sa première chanson pour tourner en ridicule la propagande allemande, qui qualifie de replis stratégiques les revers de la Wehrmacht en Russie. Cette chanson, intitulée "la défense élastique" (sur l'air de "La plus bath des javas"), est diffusée pour la première fois à la B.B.C. le 3 novembre 1943 <sup>1</sup> (Dac 1972 : 33-35 ; Crémieux 1975-1976, IV : 93) :

Un jour, Adolf Hitler S' prom'nant sur le Dnieper A dit : j'avais vous montrer qu'j'ai du flair : J'ai compris tout à coup Qu' la défense avant tout Devait être montée sur caoutchouc. Ma méthode est basée Sur l'élasticité Ein, zwei, drei, je vais vous l'expliquer.	C'est non seulement génial, Mais encore radical Et bien plus actif que l'véronal. L'astuc' de tout' façon Est d' donner l'impression D' fair' de la progression à r'culons. Faut déployer de l'adresse, Plus encor' de souplesse, Min' de rien, coud's au corps, en vitesse.
Chaque pas en avant Doit être immédiat'ment Suivi, la chose est claire, De quinze pas en arrière. Puis de manière adroite L'ail' gauch' gliss' sur l'ail' droite Pendant qu' l'ail' droite ébauche Un virag' sur l'ail' gauche. Ah, Ah, Ah, Ah, C'est la défense élastique, Ah, Ah, Ah, Ah, Y a rien d' plus chouett' que c' truc-là.	Quand une brèche se produit Sur un point du circuit, On fait une épissure Qui colmat' la fissure. Pour n' pas être accroché Suffit d' se décrocher Et d'opérer son r'pli Avant qu' ça n' fass' un pli. Ah, Ah, Ah, Ah, C'est la défense élastique, Ah, Ah, Ah, Ah, Y a rien d' plus chouett' que c' truc-là.

Les autres chansons de Pierre Dac sont de même nature. Quelques-unes sont "pacifiques", comme celle sur les policiers ("Les agents sont de braves gens/ quand ils aident les Résistants", sur l'air de "Savez-vous planter les choux ?" ; Crémieux 1975-1976, IV : 138). Mais la très grande majorité d'entre elles contient des attaques contre les Allemands et les collaborationnistes, et souvent même des menaces de sanctions et de représailles.

<sup>1</sup> Cette chanson illustre parfaitement le style des chansonniers d'alors : pour s'adapter à la mélodie de la chanson originale, les *e* muets sont souvent élidés.

Certaines s'en prennent nommément à Adolf Hitler : "Je ne suis pas curieux" (Dac 1972 : 46) glose sur les poils blancs qui apparaissent dans sa moustache ; "Hitler, débine-toi", "Sérénade à Adlof", "Rabats ta mèche" et "Chant russe" (Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 136, 186 ; V : 145, 157) lui annoncent la fin de son règne. D'autres s'adressent au peuple allemand : "Guerre totale" (*ibid.*, V : 68) lui annonce que la guerre totale qu'il a voulue, il l'a eue, tandis que "A dit Lily Marlène" (*ibid.*, IV : 125) dépeint l'effondrement de ses espoirs. Le plus grand nombre met l'accent sur les échecs de la Wehrmacht sur le front de l'Est, comme le font "La défense élastique" ou "Chant russe". Ainsi, "Sur la route de Russie" (air : "Sur la route, la grand route"), "Ah ! quel malheur !" (air : "Ah ! quel plaisir !"), le "Chant des balayés de la Wehrmacht" (air : "Les bateliers de la Volga"), et "Sortie de Russie", commentent la retraite de l'armée allemande devant l'Armée Rouge (*ibid.*, IV : 142, 155, 221 ; V : 146). Enfin, "La plainte des nazis" (air : "La plainte de Mandrin") donne de l'espoir aux Français occupés, en concluant : "Vous ne les verrez plus, / Ils sont déjà foutus" (Luneau 2005b, CD : page 21).

Ce sont toutefois les collaborationnistes qui constituent la cible principale des attaques de Pierre Dac. Les chansons les moins agressives, comme "La polka du désarroi" (Dac 1972 : 41-42), "Retournage de vestes" (Dac 1972 : 85 ; Crémieux 1975-1976, IV : 85), ou "La polka du hasard" (Dac 1972 : 50), se contentent d'ironiser sur leurs malheurs. Philippe Henriot est nommément visé dans "Le roi des salauds" (air : "Le duc de Bordeaux", Dac 1972 : 50), et (avec Darnand) dans "De Profundis Hitleribus" (Dac 1972 : 44-45 ; Crémieux 1975-1976, IV : 166). Sur l'air de "La casquette du père Bugeaud", "As-tu vu la sale tête de Jacques Doriot ?" annonce que bientôt on ne la verra plus, elle aura disparu (*ibid.*).

De nombreuses chansons de Pierre Dac diffusées sur la BBC menacent explicitement les collaborationnistes de la potence. Par exemple, "La ronde du chanvre" dit, entre autres choses, "Tressons-le bien en cadence, / Car il en faudra bientôt / Pour suspendre à la potence / Les traîtres et les salauds" (Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 143). "La trouille" dit la même chose au collaborateur : "C'est ton av'nir qui t' préoccupe / Ça s' comprend, mais faut pas t' frapper / Tranquillis'-toi, on s'en occupe / Et on n' te laiss'ra pas tomber / On t' soutiendra, bien au contraire / Avec un' cord' réglementaire" (Dac 1972 : 48-49)<sup>1</sup>. De même, "La plainte de fin d'année", plainte des nazis, des miliciens et des mouchards, se termine par : "Elle [la plainte] accompagne en quelques mots / L'agonie de l'ordre nouveau / A vos potenc's, homm's de Vichy / C'est la plainte des nazis" (Dac 1972 : 40). Enfin, "Pierre Laval, non !" (sur une sonnerie militaire) prévient le chef du gouvernement : "Tu auras beau faire des pieds et des mains, / Tu n'éviteras pas ce qui t'attends demain" (Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 164).

Les Français qui combattent sous l'uniforme allemand et les Miliciens sont particulièrement visés dans "Les Waffen SS français" (air : "Les filles de Camaret" ; Crémieux 1975-1976, IV : 211), et le "Chant des Waffen S.S.", qui se termine par : "Bientôt enfin viendra la récompense / Notre vertu recevra son salaire / Lorsque nous seront accrochés à la potence / Nous crèverons au nom d'Adolf Hitler" (Dac 1972 : 38-39). Les Waffen SS français sont chantés également dans "Les gars de la vermine", sur l'air de "Les gars de la marine" (Dac 1972 : 42-43). Les Miliciens enfin sont l'objet de la chanson "Police-Milice", sur l'air de "La plainte de Macky" de l'*Opéra de quat' sous*, de Berthold Brecht et Kurt Weill (Dac 1972 : 47-48 ; Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 127) :

---

<sup>1</sup> Ce couplet est absent dans la version figurant dans *Les voix de la liberté* (Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 151).

Gens d'milice	Mercenaires,	Fous sadiques,	Sale engeance,
Et complices	Tortionnaires,	Hystériques,	Sans conscience
Des polices	Sanguinaires,	Domestiques	Ni décence,
De Vichy	Bons à tout,	De Berlin,	Vous devrez,,
Traquent nos frères	Les souffrances	Pour le Boche	Tristes êtres
Réfractaires	de la France	Qui s'accroche	Disparaître.
Qui se terrent	Crient vengeance	L'heure approche	Pour les traîtres
Dans le maquis.	Contre vous.	De sa fin.	Pas de pitié !

### *Le jugement des auditeurs.*

Compte tenu des difficultés de réception des émissions, et des risques encourus par les auditeurs, il n'est guère possible de déterminer quelles chansons les personnes interrogées par le S.S.S. ont pu entendre. D'autant que certaines chansons de Pierre Dac ont été diffusées à plusieurs reprises sur les ondes de la BBC, à des heures variées, et que la date que donne Jean-Louis Crémieux-Brilhac (Crémieux *et al.* 1975-1976) n'est pas nécessairement celle de la toute première diffusion, ou celle qui a bénéficié de la plus grande audience.

En s'appuyant sur les thèses de Jean-Marie Domenach, il semble que les chansons de Pierre Dac et de Maurice Van Moppès diffusées par la B.B.C. remplissaient deux fonctions de la contre-propagande : attaquer et déconsidérer l'adversaire, car "l'argument personnel [...] porte plus loin en cette matière que l'argument rationnel" ; et le ridiculiser, "soit en pastichant son style et son argumentation, soit en répandant sur son compte des plaisanteries, de courtes histoires comiques" (Domenach 1950 : 77-78). Pour illustrer le rôle de cette forme de propagande, Domenach (1950 : 47) rappelle "le succès des chansons satiriques diffusées par les émissions françaises de la B.B.C.". Ce succès a dû être bien réel, puisque Radio Paris a (comme on l'a vu à propos du *Cahier* n° 5) créé dès la fin de l'année 1940 une émission, "Au rythme du temps", inspirée de "Les Français parlent aux Français". Dans cette émission, Georges Oltramare proposait aux auditeurs "une succession de commentaires, de chansons, de jeux, de slogans pour rendre la pareille à ceux de Londres" (Luneau 2005a : 83 ; Luneau 2005b : 52, et CD : page 16). D'ailleurs, dès le mois de mars 1941, dans son rapport mensuel, le général commandant les troupes d'occupation déclarait que les Parisiens sont indifférents à la propagande allemande, mais "que l'on peut entendre partout dans les rues siffler les refrains du programme de variétés de Londres" (Eck *et al.* 1985 : 69).

En mai 1944, ce succès n'est pourtant pas évident. Le style des chansonniers plaît certainement à un public populaire, mais moins aux gens plus cultivés (ce que confirment les réponses à l'enquête) ; le sondage s'est déroulé au moment où tous les Français savent que le débarquement des Alliés sur la côte ouest est imminent ; la répression des Allemands et de la Milice atteint alors son niveau maximum. Il est probable que ce que les Français attendent alors surtout de la radio de Londres, ce sont des informations sur ce débarquement, et des conseils pratiques pour s'y préparer<sup>1</sup>. Quant aux personnes les plus engagées dans la Résistance, il est probable qu'elles écoutent surtout les "messages personnels", et assez peu le reste des émissions ; comme le rappelle Jean-Marie Domenach (1950 : 95), "nous avons pu constater nous-même dans les maquis que les journaux de la Résistance et les émissions en langue française de la B.B.C. soulevaient moins d'intérêt que chez les sympathisants des villes".

Les commentaires relevés dans les messages adressés à Londres par la Résistance sont dans l'ensemble beaucoup plus critiques que les réponses recueillies par le S.S.S. Un seul message, intitulé

<sup>1</sup> Dans cette perspective, la BBC diffusait depuis 1942 des "Avis" à la population française. Les conseils portent sur les mesures à prendre en prévision des bombardements alliés et des difficultés de ravitaillement et de communication. Aurélie Luneau en donne un échantillon avec l'Avis n° 2 (Luneau 2005b, CD : page 14).

"Appréciations sur la radio de Londres" et daté du 18 mars 1944, annonce (page 4) : "Autre chose à signaler : Pierre Dac est très prisé dans tous les milieux. N'hésitez pas à le manifester souvent à la radio" (AN.F/60/1734). Mais le message ne précise pas s'il s'agit des textes polémiques prononcés par Pierre Dac à la radio, ou de ses chansons satiriques.

La quasi totalité des autres messages émanant de la Résistance révèle une totale absence d'indulgence pour ses chansons ; ainsi, le 26 mars 1944, une "Critique des émissions radiophoniques alliées" (AN F/41/347 et AG/3(2)/395) déclare :

Pour les Français sous l'occupation et surtout pour les hommes actifs de la résistance, le manque de psychologie et de tenue de certaines émissions est incompréhensible. [...]

Mais que dire des intermèdes musicaux qui prétendent être spirituels et amusants et ne sont, le plus souvent, que déplacés.

Les chansons et rengaines quotidiennement débitées décèlent une méconnaissance de l'esprit actuel des auditeurs et de la Résistance, méconnaissance qui devient presque choquante au fur et à mesure que s'amplifient les événements mondiaux. Tel est l'avis général. Il est par exemple, un peu indécent qu'à LONDRES, un chansonnier serine un couplet grandiloquent sur le maquis dans le genre "chansonnier Montmartrois" tandis que, dans le vrai "maquis" se déroule une vie actuellement précaire et rude. Il est également maladroit de faire suivre immédiatement d'un couplet humoristique, un éditorial émouvant concernant l'assassinat de jeunes réfractaires.

Début avril 1944, une note sur la nocivité des éditoriaux de Philippe Henriot (AN F/1a/3742, "Philippe Henriot et la contre propagande de la BBC", page 2) met en cause une chanson de Pierre Dac (il est possible qu'il s'agisse du "Chant des balayés de la Wehrmacht", Crémieux *et al.* 1975-1976, IV ; 221) :

Nous allons nous arrêter sur une émission entre tant d'autres - celle de dimanche 26 mars 44 à 21 h. 15 - qui a tout spécialement produit un effet contraire au but poursuivi. Il y avait dans le programme de cette émission trois passages saillants : conseils de sabotage contre la Milice - interview d'une jeune fille française, officier de renseignements auprès du groupe "Lorraine" - et une chanson, qu'on a deviné chantée par Pierre Dac, et où il était question de mort prochaine de l'ennemi commun. [...]

Enfin la chanson des menaces. C'était tout simplement naïf. Une chanson sans goût, mal chantée (M. Pierre Dac qui a beaucoup de talent n'a jamais prétendu qu'il savait chanter et encore moins des airs à effets d'enterrement) avec un texte qui tout le temps sortait du rythme du malheureux thème musical et qui finalement ne nous a rien appris de nouveau, ne nous a pas donné plus de courage et ne nous a pas expliqué pourquoi ça a été chanté.

Il faut rapidement trouver quelque chose de plus puissant pour contrecarrer Philippe Henriot !...

Le 5 mai 1944, une nouvelle "Critique des radios alliées" (AN AG/3(2)/395) formule le même jugement en des termes voisins :

J'ai déjà eu l'occasion de signaler que les radios alliées faisaient souvent preuve d'une méconnaissance profonde de la situation en France et de l'état d'esprit des Français. [...]

La radio de Londres nous dispense des couplets humoristiques qui font un effet déplorable sur l'ensemble des auditeurs. Il n'est guère de famille française qui n'ait actuellement des membres prisonniers de guerre, des prisonniers de la Gestapo ou des jeunes gens réfugiés dans le maquis. D'autres ont des fils ou des frères engagés dans les F.F.C. et n'en ont pas de nouvelles depuis de longs mois.

D'autres enfin (ou parfois les mêmes) ont leurs maisons rasées par l'organisation TODT - ou détruites par les bombardements alliés.

Les speakers de Londres devraient savoir que les familles françaises supportent avec courage et confiance et parfois avec impatience les épreuves de la guerre, mais qu'elles n'ont guère le cœur à écouter des chansons souvent ridicules et déplacées "Ceux des maquis..." ou autres. [...]

Le prestige des émissions alliées ne gagne rien à de telles fautes - manque de discernement et manque de tact.

Enfin, l'"Aperçu d'ensemble sur le moral", daté du 21 mai 1944 (c'est-à-dire au moment où se déroule l'enquête du S.S.S.), porte le coup de grâce aux chansons de Pierre Dac (AN F/60/1690) :

Nous avons maintes fois attiré l'attention sur la faiblesse des émissions de la radio de Londres en français, dont la moitié du programme "Les Français parlent aux Français" agace tant de personnes. Nous renonçons à poursuivre sur ce sujet, puisque M. Pierre Dac, dont les chansons, d'ailleurs stupides, indignent généralement, continue de sévir, et semble une des voix françaises qu'on tient plus que tout à nous faire entendre contre le gré de la population française ? Cet entêtement a valu à M. Henriot un de ses plus beaux succès. En attaquant M. Dac, il a été approuvé unanimement. Signalons que la désaffection dont est l'objet la radio de Londres a donné plus d'auditeurs à la Radio d'Alger.

À la décharge de Pierre Dac, il faut souligner que, lorsqu'il a demandé à rallier Londres au début de l'année 1941, le climat politique était sensiblement moins tendu ; il est donc tout à fait possible que, si son offre avait été immédiatement acceptée, sa participation à l'émission "Les Français parlent aux Français" se soit révélée très bénéfique en une période moins tragique que celle où se situe le sondage du S.S.S. (15 - 29 mai 1944). Les attentes des auditeurs pendant la période qui suivit la défaite justifiaient la proposition de recruter Pierre Dac à la B.B.C., comme elles rendaient légitime l'incitation de Maurice Chevalier à rejoindre Londres<sup>1</sup> ; la notoriété du chansonnier montmartrois, comme celle du chanteur et acteur de cinéma, auraient alors contribué à accroître l'audience, et donc l'influence en France métropolitaine, de la B.B.C. francophone.

---

<sup>1</sup> André Gillois témoigne : "Mon ami Francis Basin, dit Olive, n'a jamais révélé la démarche qu'il fit à Cannes, en 1941, auprès de Maurice Chevalier, pour lui offrir de gagner clandestinement l'Angleterre. Son apparition au micro de la B.B.C. aurait produit un gros effet, mais Maurice se refusa : "À quoi bon ! La partie est perdue ! Et je perdrais moi-même tout ce que je possède !" Olive insista. Il télégraphia même à Londres pour que l'on garantît à Chevalier le remboursement de ses pertes. Rien n'y fit" (Gillois 1973 : 280).



## RADIO-ALGER

"Rattachée à la Radiodiffusion nationale de Vichy, Radio-Alger devient, avec les autres émetteurs d'Algérie, "Radio-France, la station de la France en guerre", après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942. La première émission officielle sous cette dénomination a lieu le 3 février 1943" (Brochand 1994, 608). Le général Giraud en a confié la direction à Jean Masson, professionnel reconnu qui, pendant deux ans, a travaillé à radio-Vichy, où il était le "reporter du Maréchal". Mais au milieu du mois de mai, Giraud décide de le remplacer par une équipe de dissidents de la France Libre : André Labarthe est nommé secrétaire à l'Information, et le journaliste Robert Mengin directeur de Radio France.

Tout change avec la création du Comité français de la Libération nationale, le 3 juin 1943 : "il y a maintenant un gouvernement provisoire unifié de la France en guerre, un Empire réunifié, une capitale française, une armée française qui redevient puissante, et il y a, à travers toutes les terres d'outre-mer de mouvance française, d'Alger à Dakar et à Brazzaville, de Beyrouth à Fort-de-France et à Nouméa, des radios qui relèvent d'une même autorité et mènent un même combat. D'Alger, un Commissariat national à l'Information en assure la cohésion ; toutes les radios reçoivent le service télégraphique de l'Agence française indépendante (AFI). Deux de ces radios ont un rôle national : Brazzaville et Alger" (Eck *et al.* 1985 : 109-110).

Alors que la radio de Londres est avant tout une radio de combat, les animateurs de la radio d'Alger s'efforcent de présenter un programme plus étendu, des émissions plus variées, même si la propagande y trouve sa place. L'équipe comporte cinq chroniqueurs : Jean Amrouche, Henri Bénazet (ancien journaliste au Poste Parisien), Jean Castet, Georges Gorse, et Georges Pâques. S'y ajoutent trois correspondants de guerre : Fernand Pistor, Jean-Luc Péronnet, et Jacques Vasseur (Brochand 1994 : 608). Cependant, malgré les efforts de ses animateurs, Radio-France ne parviendra pas à supplanter la B.B.C. auprès des auditeurs métropolitains (Eck *et al.* 1985 : 111-112) :

À Alger, Radio France, après avoir si longtemps mêlé le conformisme vichyssois et le paternalisme colonial, cherche maintenant à s'imposer comme tête de file du réseau radiophonique français hors de la métropole. Giraud a obtenu des Américains un renforcement de puissance de la station ainsi que du temps d'émission sur les trois émetteurs puissants - un sur ondes moyennes et deux sur ondes courtes - qu'ils ont installés en Afrique du Nord pour relayer de New York les émissions des Nations Unies. En juin 1943, au lendemain de la constitution du Comité français de la Libération nationale, Radio France émet sur quatre fréquences dans les ondes moyennes et sur une longueur d'onde courte.

La direction du poste est confiée au critique d'art Jacques Lassaingne que seconde l'énergique Jacques Meyer, récemment évadé de France. L'équipe de rédacteurs qui les entoure est composée pour une large part de professeurs en poste dans les lycées d'Alger, ce qui vaudra à Radio France d'être qualifiée de "radio des professeurs" ; mais certains de ces professeurs se révèlent d'excellents reporters allant partout sur le terrain, tel Fernand Pistor, qui devait trouver la mort l'année suivante lors du débarquement en Provence.

Radio France se distingue de Radio Brazzaville et de la BBC française par l'importance qu'on y donne aux émissions culturelles et de distraction : la musique y occupe une large place de même que le théâtre, qui bénéficie du concours des acteurs "bloqués" en Afrique du Nord par le débarquement allié. [...]

À partir de l'été 1943, la mission prioritaire n'en est pas moins la propagande vers la France. Les journaux parlés et les commentaires du matin et du soir commencent à y être mieux entendus. Le commissaire à l'Information Henri Bonnet verrait sans déplaisir Radio France reprendre l'audience des émissions françaises de Londres, qu'on lui a dépeinte comme trop indépendantes, trop peu gaullistes. Aussi bien les relations avec la section française de la BBC restent inexistantes. C'est le normalien

Georges Gorse, chargé de mission au cabinet du général de Gaulle, qui transmet les orientations politiques et se charge souvent de l'éditorial. Jacques Soustelle, nouveau directeur des Services spéciaux, communique des consignes ou des messages pour la Résistance. Au printemps 1944, Philippe Henriot prendra à partie aussi souvent "les Gorse et les Bénazet d'Alger" que "les enrégés de Londres" : c'est signe que Radio France a trouvé un public. [...]

Cependant les émissions de Londres gardent la vedette en France : leur écoute est incomparablement meilleure que celle d'Alger et elles ont un vaste public d'habitues.

Selon un rapport daté du 23 août 1943 de Claude Bouchinet-Serreules ("Clovis") : "On estime généralement que pour 100 auditeurs qui écoutent la radio de Londres, environ 10 écoutent Radio Brazzaville et deux ou trois Radio Alger. Il en résulte que les discours du Général de Gaulle à Radio Alger sont très peu entendus, que pratiquement depuis plusieurs mois, la voix du Général de Gaulle n'a plus été entendue en France. Je vous suggère d'étudier la possibilité de passer à la B.B.C. les discours du Général de Gaulle enregistrés sur disques, qui sauraient au besoin être apportés à Londres par avion"(AN AJ/72/234, II, 16).

À la même époque, un rapport sur les émissions destinées aux Français métropolitains présente une évaluation critique des trois radios gaullistes : Honneur et Patrie, Brazzaville, et Alger. Pour cette dernière station, le diagnostic est le suivant (AN F/60/1734, "Notes d'écoute (Août - septembre 1943)") :

#### RADIO - FRANCE

Bons bulletins d'informations. Utilisation pertinente des intermèdes musicaux. Mais que signifient deux fois par jour ces interminables émissions de chroniques lues par le même speaker ? Le 28 août à 12 h. on nous a successivement parlé de l'état des esprits en Allemagne, de l'ambassade du Reich à Monaco, des exploits de l'escadrille "Normandie", de la reconnaissance du Comité National, de la nouvelle arme secrète des Allemands, des opérations sur le front soviétique. Comment espère-t-on que l'auditeur puisse supporter 25 minutes d'un débit monocorde ? Ajoutons que ces chroniques sont quelquefois rédigées avec quelques trivialités bien superflues. [...]

S'il est absurde d'exiger des speakers qu'ils prononcent correctement tous les noms étrangers, on peut attendre d'eux qu'ils ne disent pas "Mouniche" pour Munich ! (émission du 28 août à 18 h. 30). D'une façon générale, les speakers de Radio-Alger ont de mauvaises voix et lisent tout sur le même ton de lassitude, d'ennui et de tristesse.

Au premier semestre 1944, malgré la qualité de ses programmes et la publicité que lui fait involontairement Philippe Henriot, radio Alger ne suscite guère l'intérêt des Résistants. Yvon Morandat signale, dans son rapport du 29 février 1944, que l'on "reproche à Bonnet les émissions catastrophiques de radio-Alger, qui a une fort mauvaise presse. La B.B.C. reprend nettement de l'influence à cause des fautes que commet Alger" (IHTP AJ/72/234). *A contrario*, un rapport du 21 mai 1944 fait état d'un accroissement de l'audience : "Signalons que la désaffection dont est l'objet la radio de Londres a donné plus d'auditeurs à la radio d'Alger. Ceux-ci jugent pourtant un peu tardive son émission de 22 h qui gagnerait à être avancée d'une heure. Outre que les gens [qui] se lèvent tôt se préparent à se coucher à cette heure, dans les immeubles populaires, on craint de réveiller le voisin ou d'attirer l'attention des gens dont se méfie en faisant marcher le poste si tard" (AN F/60/1690, "Aperçu d'ensemble sur le moral").

Quoi qu'il en soit, il semble clair que Radio France n'est pas parvenu, en un peu plus d'une année d'existence, à concurrencer la B.B.C. Si l'on admet les termes de l'analyse du S.S.S., il n'y a pratiquement pas d'auditeurs exclusifs de radio Alger, puisque presque tous ses auditeurs écoutent aussi la B.B.C., alors que la réciproque n'est pas possible<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Selon les sondages du S.S.S., 95 % des Français interrogés écoutent la B.B.C. (Cahier n° 5), et seulement 46 % radio Alger. Par conséquent, en tenant compte des contraintes de marges du tableau croisé correspondant, il y a au maximum

# LES ÉDITORIAUX DE MAURICE SCHUMANN

Du 14 juillet 1940 au 30 mai 1944, Maurice Schumann a été le porte-parole officiel de la France Libre (puis de la France Combattante) et, à ce titre, l'animateur de l'émission "Honneur et Patrie" chaque soir de 20 heures 25 à 20 heures 30 sur les antennes de la B.B.C.

## *La carrière de Maurice Schumann avant ses débuts à la B.B.C.<sup>1</sup>*

Né le 10 avril 1911, à Paris, Maurice Schumann fait ses études secondaires au lycée Janson de Sailly ; il obtient en 1928 le premier prix de philosophie au concours général. Choqué par "l'injustice sociale", il adhère à la Ligue d'Action Universitaire Républicaine et Socialiste (dont le président est Pierre Mendès-France), puis à la SFIO (16<sup>e</sup> section) ; Madame Blum militant dans cette section, il fait connaissance avec Léon Blum. Il prépare ensuite le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure au lycée Henri IV, où il a comme professeur Alain ; celui-ci lui fait rencontrer Simone Weil. Alors qu'il n'a pas encore 20 ans, et qu'on lui prédit un brillant avenir, il manque de mourir d'une grave maladie pulmonaire (hémoptysie) ; il doit renoncer à l'ENS, et est réformé. Avec une licence de philosophie, il entre comme correspondant à l'agence Havas ; son premier reportage, sur la vente annuelle de l'Association des écrivains anciens combattants, lui vaut d'être témoin de l'assassinat du président de la République Paul Doumer, par Davel Gorgulov (6 mai 1932).

En 1933, l'agence l'envoie à Londres, où il restera jusqu'en 1935. De retour à Paris, il effectue de nombreux voyages, assistant à Berlin à un discours d'Adolf Hitler, accompagnant Anthony Eden dans un voyage en URSS, rencontrant à l'occasion d'un congrès eucharistique à Budapest le cardinal Eugenio Pacelli, futur Pie XII. Démocrate chrétien<sup>2</sup> et anti-munichois, il écrit dans des journaux et revues d'inspiration sociale-chrétienne : *L'Aube*, *Temps présent*, et surtout *La Vie intellectuelle* et *Sept*, qui sont des revues des Pères Dominicains ; *Sept* est "marqué à gauche". C'est l'écrivain catholique Daniel Rops (Henri Petiot) qui l'a recommandé auprès des Dominicains. En raison de ses obligations contractuelles envers l'agence Havas, Schumann signe rarement de son nom, préférant "Maurice Jacques", ou le plus souvent "André Sidobre". En 1935, il quitte la SFIO pour la Jeune République, l'aile la plus à gauche de la démocratie chrétienne ; il y rencontre Marc Sangnier, qui sera l'un de ses deux "pères spirituels" (l'autre étant de Gaulle). Il signe dans le numéro de *Sept*, daté du 19 février 1937, une interview de Léon Blum, qui entraîne la suspension de la revue sous la pression du Vatican ; *Sept* cessera de paraître en août 1937. Il publie plusieurs livres de géopolitique (*Le Germanisme en marche* en 1938 ; *Les problèmes ukrainiens* et *La paix européenne* en 1939).

Engagé volontaire en 1939 (bien que réformé pour raisons de santé), il est nommé agent de liaison auprès du corps expéditionnaire britannique. Il part pour Londres trois jours après avoir entendu l'appel du 18 juin ; il y rencontrera le général de Gaulle dès son arrivée. Selon son propre témoignage (recueilli pour le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, AN AJ/72/220, n° 8 : 2-3), Maurice Schumann avait déjà eu l'occasion de rencontrer le colonel de Gaulle à Metz, en 1938. Vivement intéressé par un article de celui-ci sur l'arme blindée, Schumann obtint une entrevue,

---

5 % des auditeurs de radio Alger qui n'écoutent pas la B.B.C., et entre 49 % et 54 % d'auditeurs de la B.B.C. qui n'écoutent pas radio Alger...

<sup>1</sup> Cette brève biographie s'appuie pour l'essentiel sur Rimbaud 2000. Elle est complétée par Muracciole (*in* Cointet *et al.* 2000 : 639-640) ; Luneau (*in* Marcot *et al.* 2006 : 522-523) ; et Rimbaud (*in* Broche 2010 : 1326) ; ainsi que par les témoignages de Schumann lui-même.

<sup>2</sup> Attiré par le catholicisme, il ne sera pourtant baptisé que le 2 mai 1942, à Birmingham, par le Père Brodeur.

dont de Gaulle n'avait gardé qu'un vague souvenir<sup>1</sup> ; "il se trouva profondément impressionné par la personnalité du colonel", et fit partager son enthousiasme à ses amis du groupe "Jeune République". L'un d'eux, le député Philippe Serre, fit à la Chambre des députés une intervention remarquée dans laquelle il reprenait les thèses de *Vers l'armée de métier*<sup>2</sup>. En 1938, Schumann et Serre suggérèrent à Léon Blum de nommer le colonel de Gaulle Ministre de la Guerre ; mais Blum refusa par crainte de désorganiser la Défense "par une pareille provocation à l'État-Major", tout en promettant de tenir compte des recommandations du colonel (fabrication de chars d'assaut).

Le 18 juin 1940, à Saint-Nazaire, Maurice Schumann aurait pu s'embarquer pour l'Angleterre avec le corps expéditionnaire britannique. Il refuse, pour ne pas servir dans une armée étrangère, même alliée, et prend le chemin de Bordeaux (où le gouvernement s'est replié). Le soir du 18 juin, il se trouve avec quelques camarades dans un café de Niort, lorsque l'appel du général de Gaulle est diffusé à la radio. Il prend aussitôt la décision de rejoindre Londres, mais se rend d'abord à Bordeaux, comme il en avait l'intention. "Dès qu'il fut arrivé dans cette ville, il n'eut plus aucune hésitation sentant que la patrie n'était plus là, qu'elle était désormais avec de Gaulle". Il loge chez Daniel Rops (qui enseigne alors au lycée de Bordeaux), à qui il fait part de son intention d'aller à Londres rejoindre de Gaulle ; Daniel Rops lui donne à cette occasion une lettre d'introduction pour le Général.

Parti de Saint-Jean-de-Luz le 21 juin sur un bateau polonais, il arrive à Falsmouth le 28, et se rend aussitôt à Londres. Bien que les Français qu'il y rencontre tentent de le dissuader de se rallier à de Gaulle, il signe le 30 juin un engagement dans les Forces Françaises Libres ; de Gaulle le reçoit le même jour<sup>3</sup>. "Le général porte encore des bottes. Il n'a pas tout à fait cinquante ans et a l'aspect d'une homme jeune. Il a rapidement cessé de l'être. C'est extraordinaire, note M. Schumann, combien il a pu vieillir entre juillet 40 et le mois de janvier 1941". Une longue conversation entre les deux hommes donne lieu à un vaste échange de vues sur la situation internationale. Quand Schumann lui demande ce qu'il doit faire, de Gaulle répond : "Nous allons avoir du mal à nous imposer ici, à faire respecter la France. [...] Puisque vous avez été journaliste à Londres, voyez tous les gens que vous connaissez pour les convaincre que la France n'est pas celle qui les a abandonnés" (AN *ibid.* : 1-7). Il se trouve en effet que, "indépendamment d'une éloquence bientôt fameuse, d'une fidélité à toute épreuve et d'une pratique impeccable de l'anglais, Schumann peut se prévaloir d'innombrables amitiés londoniennes : il a plusieurs fois accompagné Eden, avant la guerre, dans des voyages diplomatiques, il est l'ami de Duff Cooper et plus encore l'une des "stars" de la BBC, le grand critique littéraire Raymond Mortimer, spécialiste de la littérature française et longtemps correspondant à Londres des *Nouvelles littéraires*" (Lacouture 1984 : 405).

"L'idée de parler à la radio n'était jamais venue à M. Schumann. C'est tout à fait par hasard qu'il s'est trouvé aller à la B.B.C."<sup>4</sup> En suivant les conseils du Général, Schumann reprend contact avec Charles Raymond Mortimer Bell, qui est alors directeur de la section française au ministère de l'Information ; Mortimer ayant besoin de passer au siège de la BBC avant d'aller dîner, ils y apprennent la nouvelle de Mers el-Kébir. Schumann raconte (Rondeau *et al.* 1997 : 73-74) :

---

<sup>1</sup> Christiane Rimbaud (2000 : 58) situe la première rencontre de Schumann avec de Gaulle dans un autre contexte : Daniel Rops désirant demander à de Gaulle, pour la collection "Présences" qu'il dirigeait chez Plon, un cahier sur les problèmes de l'armée, il l'aurait invité à un dîner, auquel Schumann aurait été également présent.

<sup>2</sup> Le 27 janvier 1937, l'intervention de Philippe Serre en faveur de la création de divisions blindées selon les conceptions de de Gaulle eut un tel retentissement que le Président du Conseil, Édouard Daladier, crut bon d'intervenir en personne pour contredire les thèses avancées par le député (Lacouture 1984 : 255-257).

<sup>3</sup> Selon les témoignages de Schumann, cette rencontre aurait eu lieu le 28 (AN *ibid.* : 4) ou le 29 juin (*in* Rondeau *et al.* 1997 : 66). Par contre, Jean Lacouture (1984 : 391) Christiane Rimbaud (2000 : 61-64), et Aurélie Luneau (*in* Marcot *et al.* 2006 : 523) situent cette entrevue le 30 juin ; si la date de l'arrivée à Falsmouth est exacte, cette datation est vraisemblable.

<sup>4</sup> S'il est vrai que Schumann n'a encore jamais parlé à la radio, Christiane Rimbaud relève qu'il avait bénéficié d'une forme inédite d'entraînement à cet exercice à l'occasion d'une représentation théâtrale : le directeur du *Moulin de la galette* donnait chaque mercredi un spectacle reproduisant une salle de rédaction, dans laquelle quatre journalistes, dont Maurice Schumann, débattaient de l'actualité devant le public (Rimbaud 2000 : 48-49).

Je me trouve à la BBC en conversation avec Raymond Mortimer auquel je tente d'expliquer ce que sont les Forces Françaises Libres, ce qu'est le grand dessein du général de Gaulle, à ce moment la porte s'ouvre, entre un officier anglais parlant d'ailleurs parfaitement le français, il avait vécu à Paris avant la guerre. Pâle, défait, exceptionnellement agité pour un Britannique, il avait vraiment perdu son flegme, il nous tend avec un air désespéré une dépêche que Mortimer lit à voix haute et qui est le récit de l'affreuse canonnade d'Oran, comme devait le dire le lendemain le général de Gaulle. C'était la tragédie de Mers el-Kébir. Et il faudrait expliquer ça aux Français, me dit cet officier, au moins essayer de sauvegarder l'avenir, même si nous n'avions que 1 000 auditeurs ces 1 000 auditeurs ont besoin d'être éclairés et rassurés. C'est ce qui est arrivé de pire, c'est peut-être pire que l'Armistice même. Il ne se trompait pas. Alors poussé par un réflexe professionnel, je m'installe à une machine à écrire qui se trouvait dans le bureau, je demande qu'on me laisse une heure pour rédiger un texte. C'était bien plus pour me libérer moi-même qu'en vue d'une émission quelconque. [...] Après quoi Mortimer prend connaissance de ce texte, l'officier anglais aussi et tous les deux me disent : "Il faudrait qu'immédiatement vous enregistriez ce texte ou tout du moins que vous le prononciez à l'heure de l'émission française pour qu'il soit entendu par le plus grand nombre de vos compatriotes." Je réponds : "Il n'en est pas question, d'abord, je n'ai jamais de ma vie parlé à la radio et ensuite je suis officier, je suis militaire plutôt - je n'étais pas encore officier à ce moment-là -, j'ai signé mon engagement dans les Forces Françaises Libres, et j'ai besoin de l'autorisation de mon chef." On téléphona au général de Gaulle qui me donna son autorisation, et le lendemain il me convoqua et me dit : "Je vous ai entendu, c'est bien ; nous avons cinq minutes tous les jours, il ne peut être question que je m'y consacre, d'ailleurs je ne serai pas toujours là, c'est vous qui me remplacerez. - Mais mon Général je ne suis pas venu ici pour ça. - Obéissez, c'est essentiel. - Je pose une condition mon Général, le jour du débarquement je veux en être, je ne veux pas être ici, je veux que vous me promettiez que j'en serai." Et la promesse fut rigoureusement tenue <sup>1</sup>.

Le premier texte de Schumann lu à la radio est d'autant plus remarquable qu'il a été écrit en à peine une heure, sous l'inspiration du moment. Moins de trois semaines après l'Armistice, il présente une analyse lucide de la situation géopolitique, soulignant l'impuissance du gouvernement de Vichy, et montrant même qu'à terme, l'invasion de la "zone libre" par les Allemands est inéluctable. S'il manque manifestement d'informations sur les circonstances exactes de la tragédie de Mers el-Kébir, il met en évidence l'objectif de l'Allemagne : entraîner les Français à combattre part à ses côtés dans ses guerres ; aussi se montre-t-il sans indulgence pour les Français qui, consciemment ou non, collaborent à cette stratégie (Les Français 2010 : 42-45) :

Au fur et à mesure qu'ils se réveillent de l'atroce cauchemar qu'ils ont vécu, les Français se rendent compte de l'extraordinaire et imprudent bourrage de crâne dont ils sont l'objet. Ils ont d'abord pensé que, parce qu'ils étaient de vieux soldats, les hommes du gouvernement de Vichy étaient de grands patriotes ; ils commencent à comprendre aujourd'hui qu'ils ne sont que de pauvres hommes sans pouvoir, dominés par l'étranger. Ils avaient d'abord cru que la seule préoccupation de leurs gouvernants était de mettre fin à la guerre et de panser les plaies de la France : ils commencent à sentir avec horreur qu'on désire en réalité les entraîner dans une autre guerre, la guerre contre l'Angleterre. [...]

C'est que le gouvernement de Vichy est conduit par la logique même de sa politique à tomber de plus en plus sous la domination de ses maîtres étrangers. Il a renoncé à défendre ce qui restait de la France ; il a imploré l'armistice ; il l'a obtenu dans les conditions les plus humiliantes, après l'avoir mendié non seulement auprès des Allemands victorieux, mais auprès des Italiens, ces guerriers de la onzième heure ; il a signé des clauses qui permettent aux troupes allemandes d'occuper les trois cinquièmes de la France, et qui ne les empêchent en aucune manière d'envahir au moindre prétexte les deux cinquièmes restants. Comment voudriez-vous que ce gouvernement, vaincu parce qu'il a accepté sa défaite, désarmé parce qu'il a consenti à rendre ses armes, ligoté par les liens mêmes qu'il a tressés, pût

---

<sup>1</sup> On trouve chez Christiane Rimbaud une relation légèrement différente de la fin de cette entrevue. "Je lui ai répondu que je n'étais pas venu à Londres pour parler à la radio, mais pour me battre ! Son silence a été sa manière d'insister. Alors, je lui ai demandé de me promettre de participer, le moment venu, au futur débarquement en France et d'en être dès le premier jour. "Vous avez ma parole, dans toute la mesure où cela dépendra de moi" m'a-t-il répondu. Mais il s'est empressé d'ajouter : "Mon pauvre ami, ne soyez pas trop pressé, vous en aurez pour quatre ans !". (Rimbaud 2000 : 66).

songer une minute à résister aux exigences de l'Allemagne ? Docile et impuissant, il obéit. Et lorsque l'Allemagne lui commande de prendre position contre la Grande-Bretagne, il le fait.

Il l'a fait notamment après la malheureuse affaire d'Oran. Il a feint une grande indignation patriotique et a injurié l'Angleterre, exploitant la surprise et l'émotion que les Français ont ressenties lorsqu'ils ont appris que la flotte anglaise avait tiré sur des bateaux français. Mais si l'on essaye de comprendre et d'expliquer de sang-froid l'affaire d'Oran, il n'est pas difficile d'y découvrir la responsabilité exclusive de l'Allemagne : c'est elle qui a convoité la possession des navires français pour s'en servir contre l'Angleterre ; c'est elle qui redoutait de voir ces navires remis à la Grande-Bretagne ou coulés par leurs équipages ; c'est elle qui a imposé au gouvernement de Vichy de donner à l'amiral français l'ordre de ne pas céder à la persuasion amicale de l'amiral anglais ; c'est elle qui désirait acculer la marine anglaise à tirer, de manière à exploiter ensuite ce déplorable incident. Cet incident, l'Allemagne l'a exploité par l'intermédiaire des hommes de Vichy [...]. Leur principal argument est qu'aux termes de l'armistice, la flotte française ne devait pas être mobilisée par l'Allemagne contre l'Angleterre - comme si une France désarmée et impuissante pouvait encore, après 1870, après 1914, après la réoccupation de la rive gauche du Rhin, l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Pologne, ajouter foi à la parole d'une Allemagne armée jusqu'aux dents ! [...]

La France en guerre contre l'Angleterre, c'est la réalisation de tous les espoirs jadis caressés par Hitler. Reportez-vous au chapitre de *Mein Kampf* où Hitler montre que pour imposer à l'Europe la domination de l'Allemagne, il faut diviser d'abord la France et l'Angleterre. [...] Aujourd'hui, en Angleterre, les collaborateurs de Hitler, conscients ou non, sont en prison ; en France, ils sont au gouvernement.

Ce sont eux, répétons-le, qui portent la responsabilité du massacre des marins français à Oran. Ce sont eux qui cherchent aujourd'hui à exploiter les cadavres de leurs victimes pour pousser les Français à entrer dans un nouveau et monstrueux conflit.

Mais les Français ne sont pas dupes. Ils savent très bien que le gouvernement de Vichy n'est pas la France ; ils savent que leur liberté et leur indépendance sont liées indissolublement à la victoire de l'Empire britannique ; ils font des vœux pour celui-ci et ils ont assez de bon sens pour comprendre que pour cette victoire, qui sera celle de la France, il ne fallait pas que la flotte française pût être utilisée par Hitler contre l'Angleterre ; [...] ils n'accepteront pas, après s'être battus pour eux-mêmes contre l'Allemagne, de se battre contre l'Angleterre pour le roi de Prusse.

Après cette émission du 9 juillet 1940, son texte fut diffusé à nouveau à plusieurs reprises, mais c'est Jacques Duchesne qui le lut, la voix de Maurice Schumann ayant été jugée "non radiophonique" parce que "pas assez grave" (Les Français 2010 : 44). L'oreille de de Gaulle en jugea autrement, puisqu'il désigna Schumann comme porte-parole de la France Libre (Aurélié Luneau, *in* Jeanneney *et al.* 1999 : 329, et *in* Marcot *et al.* 2006 : 523). Dans son témoignage (AN *ibid.* : 8-9), Maurice Schumann donne une version plus nuancée de cet épisode : "Le lendemain, coup de téléphone de la B.B.C. C'était Miss Reeves qui, du premier au dernier jour de la guerre, fut mêlée à la vie de l'équipe française de la B.B.C. Elle lui demande après lui avoir dit des choses aimables, d'abord s'il accepterait que Michel de Saint-Denis [Jacques Duchesne] excellent acteur répêât son texte sur Mers el-Kébir. Évidemment - on n'est pas ici pour se disputer les rôles, puis elle lui demande de parler à nouveau. Puisqu'il est catholique, il pourrait s'adresser aux catholiques. Il accepte". L'intérêt que les responsables de la radio britannique manifestent pour sa prestation radiophonique a des raisons conjoncturelles : "On est extrêmement empressé et aimable avec lui à la B.B.C. Il a compris après pourquoi. On désirait beaucoup avoir sa collaboration. C'eût été un moyen d'éviter l'émission spécifiquement France Libre, et au moment où ils formaient leur équipe française, les Anglais auraient bien aimé l'y inclure. D'instinct M. Schumann refuse". On a vu (*Cahier* n° 5) que les animateurs de l'émission "Les Français parlent aux Français" dépendaient du service européen de la BBC, et devaient tenir compte des "directives" des Britanniques, alors que l'émission "Honneur et Patrie" ne dépendait que de la France Libre. Ce refus "instinctif" est à rapprocher du comportement de Schumann au matin du 18 juin 1940, lorsqu'il ne voulut pas s'embarquer avec le corps expéditionnaire britannique, par crainte d'avoir à revêtir un uniforme étranger. "M. Schumann ne voulut pas commencer immédiatement ses émissions régulières, mais attendre le 14 juillet. Pendant les cinq jours

qui précéderent il eut un trac fou. [...] Sa deuxième émission fut donc un appel aux catholiques français" (AN *ibid.* : 9).

### *Le porte-parole de la France Libre.*

Jean Oberlé témoigne (Oberlé 1945 : 80-81) :

Le général de Gaulle parlait de temps en temps à la radio. Mais, chaque soir, on pouvait entendre son porte-parole, le lieutenant Schumann, sous la rubrique : "Honneur et Patrie".

Bien des gens m'ont dit, depuis que je suis rentré en France, qu'ils imaginaient Schumann sous l'aspect d'un homme grand et fort, assez corpulent même, et sans doute moustachu. Rien n'est plus faux. Schumann est grand, maigre, un peu voûté, porte lunettes, derrière lesquelles son regard brille, à la fois inquisiteur et soupçonneux. Il a le front vaste, les cheveux frisés, en brosse, un grand nez, la mâchoire énergique. Toute sa personne a quelque chose de tendu, de nerveux, presque de torturé, mais, soudain, une plaisanterie ou une cocasserie le font éclater d'un rire strident, et il se frappe la cuisse avec jubilation. Il est d'origine juive, mais, depuis quelques années, converti au catholicisme, qu'il pratique avec une ferveur violente, comme tout ce qu'il fait. Il était, avant la guerre, jeune rédacteur à l'agence Havas. Il a beaucoup voyagé, beaucoup lu, il est fort intelligent, mais avec une passion de partisan qui, souvent, fausse son jugement. Sa voix âpre et chaleureuse vient en aide à son style, souvent plat et grandiloquent. Mais ces défauts et ces qualités sont servis par une conviction qui emporte tout. Je n'aimais pas du tout sa façon de parler à la radio : pour un rien, il était en transe. J'imaginais quelque prêtre ligueur, au froc caché sous la cuirasse, tonnant dans la chaire. Mais, dans les grandes occasions, il s'élevait au ton bouleversant, sorte d'écorché vif de la parole, et j'étais sûr alors qu'il avait sur les auditeurs un effet surprenant. Sans doute, beaucoup de Français avaient-ils besoin de ce breuvage violent qu'il leur versait chaque soir. Mais, pour moi, cet excès quotidien devenait monotone. J'aurais peut-être pensé différemment, si j'avais été à l'écoute en France, fenêtres fermées, après le couvre-feu.

Maurice Schumann était arrivé, par Saint-Jean-de-Luz, en Angleterre. Il avait eu, instantanément, un attachement total pour le général de Gaulle, qu'il admirait avec une foi absolue, et intransigeante sur n'importe quelle contradiction. Je n'ai jamais vu Schumann varier d'une ligne dans cette conviction. Je ne peux pas en dire autant de tous ceux que j'ai rencontrés, pendant ces quatre ans, à Londres et à Alger.

J'ai souvent pensé, à propos de Schumann, au mot de Madame de Sévigné sur Bourdaloue : "Bourdaloue tonne comme un sourd." C'est évidemment à l'éloge de Schumann d'évoquer ces grands noms.

Je ne sais si Schumann est ambitieux. Il est désintéressé, dédaigne l'argent. C'est avant tout un passionné et un convaincu. Il a du caractère, et c'est déjà beaucoup.

Selon Maurice Schumann lui-même, il y a lieu de distinguer deux périodes dans ses éditoriaux à la radio anglaise. La première année (été 1940 - été 1941), "on n'avait pratiquement pas d'informations sur ce qui se passait en France, ou bien peu. D'autre part, au même moment, la tâche était facile parce que les Français Libres couraient plus de dangers à Londres qu'en courent en général les Français de l'Intérieur, car l'appareil de répression n'est pas encore installé alors que Londres est soumis à de continuels bombardements. [...] Dès lors, le travail était très simple : découvrir tous les jours les actions civiles ou militaires intéressantes lui permettant d'affirmer : l'Angleterre tiendra, l'Angleterre aura le dernier mot et d'en déduire : ce jour-là, il faut que la France soit présente à la victoire commune [...]. La tâche n'était vraiment pas difficile, c'était affaire de don : il s'agissait de savoir s'il pouvait communiquer sa conviction" (AN AJ/72/220, n° 8 : 9-10).

La seconde période distinguée par Schumann commence au milieu de l'année 1941. Le rôle du porte-parole de la France Libre se trouve modifié par l'attaque contre l'URSS, premier symptôme d'une défaite allemande possible, et par l'aggravation des conditions de vie des Français métropolitains (AN AJ/72/220, n° 8 : 10) :

À partir du milieu de 41, la tâche devint plus difficile pour deux raisons : 1° Par rapport à une population qui a faim, qui est menacée par les arrestations, les brimades, les déportations, à plus forte raison par rapport aux résistants dont la vie n'est qu'un perpétuel danger, nous sentions dit M. Schumann grandir en nous un complexe d'infériorité. Nous étions d'abord le front par rapport à des gens protégés, nous devenions progressivement des embusqués par rapport à des gens sur le front. 2° Il n'y avait plus à convaincre les gens de la victoire finale. À partir du moment où la Russie et l'Amérique étaient en lutte aux côtés de l'Angleterre, la masse de la population sentait que l'Allemagne serait vaincue. On ne proférait pas une assertion insolite, une opinion audacieuse, ou téméraire en disant : "l'Allemagne est perdue." Le problème était désormais de donner de la patience aux gens alors qu'on savait très bien en 41 et surtout en 42, après les graves événements de Libye, que les Allemands arriveraient aux portes d'Alexandrie, que ce serait très long, que le débarquement n'aurait pas lieu avant l'automne 43.

Il fallait donc, d'une part, se guérir d'un complexe d'infériorité, d'autre part distiller la patience, ce qui est une entreprise plus difficile que d'insuffler l'espérance.

Schumann ressent alors la nécessité d'un contact étroit avec ses auditeurs potentiels ; il lui faut "être informé régulièrement, jour après jour, de l'état d'esprit des populations de manière à leur parler rigoureusement le langage qu'il fallait, de manière à ne pas laisser se creuser à mesure que les années passent, entre le porte-parole et ses auditeurs, un divorce, un décalage comme cela arrive entre femme et mari qui s'aiment, quand ils ne se voient pas pendant un certain nombre d'années". Aussi demanda-t-il instamment, à plusieurs reprises, au général de Gaulle de l'envoyer en France pour un bref laps de temps, pour "reprendre force en touchant terre" <sup>1</sup> ; à chaque fois, de Gaulle refusa obstinément (AN *ibid.* : 11), estimant sans doute que les dangers encourus à cette occasion risquaient de le priver d'un collaborateur qu'il jugeait irremplaçable à ce poste. À défaut d'un contact direct, il ne lui restait comme solution que de recueillir le plus de témoignages possibles sur la vie en France métropolitaine. Pour ce faire, il recourt à deux sources principales :

- Les envoyés des services spéciaux revenant de mission, et les nouveaux ralliés à la France Libre, qui lui apportent des précisions extrêmement concrètes sur les réactions de habitants. Cela lui permet d'ajouter des traits personnels, et de décrire un lieu particulier où se déroule une conversation (rue, café), donnant ainsi de la vie à ces témoignages.

- Les journaux venus de France, et les notes d'écoute des émissions radio diffusés en France, pour connaître la manière dont l'ennemi présente les événements et alimente sa propagande. Chaque jour, il les lit tous pour préparer son émission du soir (AN *ibid.* : 11-16).

À ces deux sources s'en ajoutaient d'autres, plus conjoncturelles. Ainsi, la censure postale britannique lui communiquait occasionnellement des informations confidentielles tirées des lettres envoyées par des vichyssois de Londres, le renseignant ainsi sur leur état d'esprit, et lui permettant des attaques ciblées. Ou encore, dans les articles qu'il publiait dans *La Croix* pour annoncer la célébration prochaine d'un événement, Pierre Limagne dressait (à l'intention de Schumann) la liste des personnalités et des associations qui ne participeraient pas à ces manifestations ; Schumann pouvait ainsi parler dans son émission de "ceux qui n'iront pas..." (en particulier lorsqu'il s'agissait des manifestations organisées par des institutions catholiques, dont Schumann regrettait la compromission avec le gouvernement de Vichy). D'autre part, les organisations de résistance métropolitaine adressaient directement à la B.B.C. des informations sur les événements qui méritent d'être rapportés ; par exemple, plusieurs messages datés de fin 1943 lui signalent que les Allemands réquisitionnent des vêtements civils, afin de s'habiller en marins-pêcheurs lors du débarquement allié. D'autres messages adressés explicitement à Maurice Schumann lui demandent de dénoncer certaines exactions dues aux Allemands ou aux faux maquis, et d'annoncer à la radio les exécutions par la Résistance de pillards s'étant faits passer pour des maquisards (AN AG/3(2)/395, dossier B.B.C.).

---

<sup>1</sup> Allusion au mythe d'Antée, fils de Neptune et de la Terre, qui reprenait des forces chaque fois qu'il touchait le sol ; Hercule réussit à le terrasser en le soulevant dans ses bras.



## *Le contenu des éditoriaux de Schumann.*

Le sondage du S.S.S. a été réalisé entre le 25 mai et le 19 juin 1944. Or, c'est surtout au premier semestre 1944 que les allocutions de Maurice Schumann prennent une importance cruciale. Avec l'imminence du débarquement, la répression s'est fortement aggravée. Les télégrammes envoyés à Londres par la Résistance métropolitaine font état de représailles d'exactions de plus en plus nombreuses et de plus en plus féroces, perpétrées par la Milice et les Allemands. En se basant sur les éditoriaux sélectionnés par Jean-Louis Crémieux-Brilhac dans *Les voix de la liberté* (Crémieux et al. 1975-1976, IV et V : *passim*) ou conservés aux Archives Nationales (AG/3(2)/395), et sur les télégrammes envoyés à Londres par la Résistance (AN F/1a/3717), on constate que Schumann réagit avec promptitude aux informations qu'il reçoit<sup>1</sup>, mais aussi qu'il tire des faits particuliers, qu'il rapporte fidèlement (et avec éloquence), des considérations de portée générale pour la Résistance et la libération de la France.

Le 1<sup>er</sup> février 1944 la "source 83" adresse un télégramme annonçant que Darnand prépare une importante opération de police en Haute-Savoie sous l'autorité de l'intendant de police Lelong ; il précise les effectifs des forces de l'ordre et le nom de ceux qui les commandent (Prat, Candille, Bertrand, Delgay), et se conclut par : "demandons instamment passer information B.B.C avant trois février pour déjouer plans Darnand". Dès le lendemain soir, "Honneur et Patrie" lance son "Alerte au maquis de Haute-Savoie" :

Alerte au maquis ! Alerte à la Haute Savoie ! Allo, allo, maquis de Haute-Savoie, S.O.S., S.O.S..... L'Oberführer Joseph Darnand a décidé de déclencher demain matin 3 février (je répète : demain matin 3 février) une attaque massive contre les réfractaires et les patriotes retranchés dans les montagnes de Haute-Savoie. [...] Même si, comme il est possible, notre avertissement bouscule les plans de l'agresseur et retarde l'heure H, soldats sans uniforme des maquis de Haute-Savoie, il faut que vous appliquiez, sans perdre une minute, votre dispositif de défense. À vous et à vous seuls de juger où et quand vous devez combattre, à vous et à vous seuls de juger où et quand vous devez fuir grâce à la double complicité des habitants et de la nature. Il est un seul parti que - nous le savons - vous ne prendrez jamais : celui de vous rendre ! [...]

Mais vous, soldats de la garde mobile, vous, soldats des groupes mobiles de réserve et vous aussi, policiers, dont la vocation est si haute quand elle vous appelle au service, non plus de l'ordre nouveau, mais de l'ordre français, qu'il nous suffise d'évoquer en vous une seule voix : celle de l'uniforme, celle du sang, celle du cœur.

L'ordre d'attaque contre des Français, l'ordre d'attaque contre la France, que des lèvres honteuses et tremblantes s'appêtent à vous donner, vous savez d'où il vient : non pas même de l'Antifrance, non pas même d'un Quisling, non pas même d'un Judas, mais d'un Oberführer des WAFFEN SS... [...]

Allez-vous donc, vous, soldats réguliers et volontaires de l'armée française, tuer, blesser d'autres soldats réguliers et volontaires de l'armée française, sur l'ordre d'un soldat régulier et volontaire de l'armée allemande ? [...]

Gardes-Mobiles, soldats de la garde mobile, tout-à-l'heure sans doute un Prat, un Candille, un Bertrand va vous montrer un sommet des Alpes et vous dire : "À l'attaque. Il y a là-haut des Français à déloger, il y a là-haut des Français à tuer."

Alors, tournez vos pensées vers le front d'Italie [...]. Alors dites-vous que, là, à la même minute, d'autres officiers qui, eux, font la guerre mais pas à leur patrie, montrent à d'autres soldats français tout pareils à vous d'autres sommets alpins tout pareils à ceux qu'on vous montre, et leur disent : "À l'attaque. Il y a là-haut des Allemands à déloger, il y a là-haut des Allemands à tuer. Là-haut, il y a la France à venger."

Dans les jours qui suivent, les appels se multiplient. Le 6 février, Schumann répercute dans son allocution ("Allo, maquis ! Allo, Haute-Savoie !") les quatre consignes que la Résistance donne aux

---

<sup>1</sup> À la lecture de ces télégrammes, on constate à quel point les communications entre la métropole et Londres sont difficiles, certains télégrammes ayant mis plus de dix jours pour atteindre leur service destinataire.

maquisards des Glières ; le 7 ("Mot d'ordre pour les maquis : la mobilité"), il complète et précise ces consignes, en rappelant les principales règles de la guérilla. Le 8 ("La gloire des maquis"), il ironise sur la propagande ennemie ("Il paraît que les maquis de Haute-Savoie sont dirigés ... par un parachutiste russe, assisté par des terroristes croates !"), et rappelle les règles de prudence (ne pas se découvrir trop tôt, rester mobiles). Le 11, il revient sur les allégations de la propagande adverse ("Vichy nous annonce que les maquis de Haute-Savoie sont dirigés, non plus par un, mais par une dizaine de parachutistes russes").

Le 8 février, un télégramme de "Polygone" (Bourgès-Maunoury) a annoncé l'arrivée de 6 000 Allemands qui occupent militairement le département de l'Ain et se préparent à agir ; il signale la passivité des GMR et des miliciens, suggère une action de propagande pour inciter les policiers patriotes à passer au maquis, et demande des armes pour les maquisards de Haute-Savoie. Dans les semaines qui suivent, l'encerclement du plateau des Glières se poursuit, le colonel Lelong tente vainement de négocier une reddition des maquisards, les assauts de la Milice sont repoussés, les troupes allemandes se renforcent dans le département (voir *Cahier* n° 4). Le 2 mars, un télégramme de "Cantinier" (le capitaine Rosenthal) à Schumann proclame : "Resterons sur plateau imprenable avec devise vivre libre ou mourir", et demande des vivres et des munitions. Mais la situation demeure stationnaire, et l'attaque allemande contre les maquisards des Glières ne sera déclenchée que le 26 mars.

Entre temps, Schumann consacre ses principaux éditoriaux au procès des tortionnaires d'Adjerat (4 mars) ; aux risques que fait courir aux jeunes Français le recensement de la classe 44 (7 mars) ; à la défense héroïque d'un groupe de patriotes contre l'assaut donné par les Allemands et la Milice à Signes, dans le Var (9 mars) ; à l'exécution par pendaison, à Nîmes, de 17 réfractaires capturés par les Allemands et au procès de Pierre Pucheu (11 mars).

Le 10 mars 1944, en Haute-Savoie, le lieutenant Théodose Morel ("Tom"), qui commande le maquis des Glières, est assassiné traîtreusement lors de négociations par le commandant des GMR Lefèvre (*Cahier* n° 4). Mais les informations correspondantes ne parviennent à Londres que par bribes, et ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard que Schumann pourra présenter un tableau complet de l'événement. Le 13 mars, un télégramme d'"Apothème" à Schumann annonce indirectement l'assassinat du "lieutenant Tom", en produisant la lettre que le successeur de "Tom" a adressée au colonel Lelong. Le 15, un télégramme de "Polygone" confirme la mort de "Tom" et du commandant des GMR ; il insiste sur l'insuffisance de la propagande radiophonique et demande qu'un "chef militaire" rappelle à la B.B.C. les morts édifiantes des lieutenants Brun (Creusot), Simon (Annecy), et Tom (Glières). Le 16, "Apothème" annonce que "Tom" est le lieutenant Morel, des chasseurs alpins. Le 17, un télégramme d'une autre source confirme les circonstances de la mort de "Tom", rappelle que 60 GMR (dont 2 officiers) sont retenus en otages par les maquisards, et signale que les GMR et les gendarmes refusent de marcher contre le maquis ; il précise en outre que "Tom" est ancien instructeur à Saint-Cyr, chevalier de la légion d'honneur, magnifique entraîneur d'hommes, et souhaite qu'on rappelle également la mort glorieuse des lieutenants Brun et Uborre et du chef Simon. Le 21, une autre source, qui apporte les mêmes informations, demande en outre qu'un "grand chef vienne saluer par radio lieutenant Morel". Le 21 mars, Maurice Schumann intègre tous ces éléments dans son éloge de Théodose Morel ; après avoir rappelé sa carrière et les conditions ignominieuses de sa mort, il stigmatise le "sinistre et sanglant mercenaire" qui l'a abattu lâchement, rappelle d'autres exactions récentes, exalte le courage et le martyre d'autres officiers résistants, et appelle les GMR à leur "devoir de désobéissance systématique envers l'ennemi et ses Waffen SS de Vichy".

Après l'attaque massive des Allemands le 26 mars au matin, et le décrochage des maquisards le soir même (évitant ainsi de plus grandes pertes), les télégrammes envoyés par la Résistance au début du mois d'avril apportent diverses précisions sur les combats : l'attaque a été précédée de bombardements d'aviation et d'artillerie pendant dix jours ; deux avions ennemis ont été abattus ; la

fonte prématurée des neiges a facilité l'attaque ; la Milice n'a joué qu'un rôle d'appoint en fournissant des indicateurs ; elle pratique la chasse à l'homme, et pille et brûle des fermes... ("ignobles détails incroyables suivent par courrier") ; une fois libérés, les GMR que les maquisards avaient fait prisonniers, patrouillent avec les miliciens pour identifier les maquisards qui sont passés à travers les mailles du filet <sup>1</sup>. À plusieurs reprises, ces messages insistent sur la nécessité de faire connaître l'héroïsme des combattants (500 réfractaires contre 12 000 Allemands <sup>2</sup>) et la lâcheté des miliciens, que les Allemands eux-mêmes attestent ("Boches eux-mêmes reconnaissent qu'on s'est battus comme des lions" ; "L'un de leurs commandants a dit que nos hommes s'étaient très bien battus et que la Milice était de la racaille"). Le 8 avril, Apothème ajoute : "Schumann très apprécié parlant de Glières". Dans son éditorial du 8 avril ("Il n'y a pas de guerre civile"), Schumann synthétise tous ces éléments, rappelle le jugement des Allemands sur les maquisards et les miliciens, et ajoute :

En quoi nous intéresse-t-il cet hommage furieux et contraint d'un soudard ennemi à tous les Simon, tous les Morel, tous les Jérôme du "maquis", amplifié par l'explosion de dégoût que Judas inspire à Caïphe, Quisling à Hitler, et Darnan à Himmler ? Très exactement, en ceci : l'aveu de l'Allemand achève de détruire la plus abjecte des légendes inventées par l'Antifrance, celle de la "guerre civile". [...]

Pour qu'il ait guerre civile, il faut qu'il y ait *deux partis*.

Pour qu'il y eût guerre civile, il faudrait qu'il y eût *deux France*, l'une prête à mourir pour Montoire, et l'autre à mourir pour la France.

Or, ce malheur suprême, c'est précisément celui que ses malheurs même épargnèrent à la patrie. Darnand, Déat, Luchaire l'ont eux-mêmes confessé, dans leur rapport de novembre dernier, aux autorités d'occupations dont ils relèvent : il y a, tout au plus un Français sur mille, qui puisse, peut-être, se ranger dans le camp de l'ennemi. Comment dans ces conditions, y aurait-il guerre civile entre 999 Français et un collaborateur ? [...]

"Les miliciens, c'est de la racaille", dit aujourd'hui le même Allemand qui a peuplé de miliciens son gouvernement de Vichy ? Soldats de la police, de la gendarmerie, de la garde française, de l'ordre français, seul le devoir de désobéissance vous épargnera d'être *injustement* confondus avec cette "racaille", dans la colère de la France comme dans le mépris de l'ennemi !

En cette même période, les télégrammes qui parviennent à Schumann portent principalement sur les massacres et autres exactions perpétrés par la Milice et les Allemands : Brantaine, Sainte-Marie-de-Gignac, Riberac, et surtout Ascq. Dans cette dernière localité, un convoi qui transportait la division SS *Adolf Hitler Jugend* déraile le soir du 1<sup>er</sup> avril, vraisemblablement à la suite d'un sabotage ; aucun Allemand n'est blessé. Le chef du convoi fait exécuter 86 civils en représailles. Le 15 avril, Schumann parle à son propos "d'un Lidice français" <sup>3</sup> :

Que manquait-il au martyr de la France ? Un Lidice ? Elle l'a. C'est le village d'Ascq, aux environs de Lille, dont la population mâle a été massacrée, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 avril, par un détachement de S.S. [...]

Le drame se déroule à la veille du dimanche des Rameaux. À proximité d'Ascq, la locomotive et deux wagons d'un convoi allemand en provenance de Belgique déraillent. Les soldats sautent du train et, sur-le-champ, abattent à bout portant le chef de gare, le sous-chef et un aiguilleur. Ainsi commence le massacre qui va se dérouler dans l'ordre et la discipline, sous la direction du commandant du train.

De sang froid, avec une rage méthodique, les S.S. se répandent dans Ascq, enfoncent portes et fenêtres, emmènent adultes, vieillards et enfants. Pas tous cependant : car une vingtaine d'hommes, dont

---

<sup>1</sup> Il s'agit des gardes mobiles de réserve faits prisonniers le 10 mars, et gardés comme otages par le maquis ; bien que le lieutenant Morel ait été tué lors de cette opération, aucune représaille n'avait été exercée contre eux. "Apothème" télégraphie le 8 avril : "Les GMR du groupe Aquitaine que nous avons fait prisonniers à Entremont, dont nous avons la liste, que par ridicule faiblesse on n'a pas exécutés, font ramasser par la Milice en gare, en ville, les rescapés qu'il reconnaissent".

<sup>2</sup> En réalité, il y avait 465 maquisards, contre 6 714 Allemands équipés d'armes lourdes, et près d'un millier de Miliciens. Les gendarmes et les gardes mobiles (environ 2 000 hommes en tout) , jugés peu sûrs, n'ont pas été envoyés au combat.

<sup>3</sup> En représailles pour l'assassinat du "Protecteur du Reich en Bohême-Moravie", Reinhardt Heydrich, le 27 mai 1942, les Allemands ont exécuté la totalité de la population masculine de Lidice et de Lezaky, en Tchécoslovaquie, et rasé les deux villes.

le vicaire, sont abattus chez eux. Les autres sont poussés vers le théâtre de l'accident, sous escorte, et là sont assassinés, les uns au revolver, les autres à la mitrailleuse.

Le curé d'Ascq, alerté par la fusillade, se précipite sur les lieux du crime pour apporter l'extrême-onction aux agonisants. Une balle dans le dos le tue net. [...]

L'ennemi n'a donc pas changé depuis cette matinée de juin 42, où il massacra tous les hommes du village tchèque de Lidice, devant la guenille du mignon sanglant Rheinhard Heydrich ? Si ! Il a changé. Il y a deux ans, le boucher montrait avec orgueil ses bras couverts de sang, il brandissait son couteau comme un défi à la conscience des hommes et à la résistance des peuples. [...]

Aujourd'hui que la bataille est revenue des portes de Stalingrad sur le territoire même du pays où fut et vit Lidice, le boucher cache ses bras couverts de sang et cherche un mensonge pour y enrouler son couteau. Le dimanche 2 avril la Kommandantur affolée décrétait que le massacre d'Ascq avait été provoqué par la population elle-même qui, pendant le déraillement, avait ouvert le feu sur le train. [...]

Si l'Allemagne n'était pas terrifiée par sa propre terreur, s'attarderait-elle à fabriquer des faux aussi sordides et dérisoires ? [...]

Il fut un temps - quand il n'avait pas encore peur de ses victimes - où l'ennemi les aurait lui-même affichés en rouge les 86 noms des hommes, vieillards, enfants et prêtres d'Ascq, massacrés à l'aube du dimanche des Rameaux.

Il reviendra le lendemain sur ce massacre. Les principaux autres éditoriaux du mois d'avril concernent "le péril rouge" (10 avril), dans lequel il décrit la tolérance des soviétiques en Tchécoslovaquie et en Pologne à peine libérées du joug allemand<sup>1</sup> ; le comportement de deux miliciens grenoblois livrant à la Gestapo un évadé d'Allemagne ("L'honneur d'un milicien", 14 avril) ; la constitution de l'état-major du général Marie Pierre Kœnig, qui doit bientôt prendre la tête des Forces Françaises de l'Intérieur (23 avril) ; le mot d'ordre du CNR pour la grève du 1<sup>er</sup> mai (26 avril). Enfin, le 29 avril, il donne la réplique au discours qu'a prononcé, la veille, le maréchal Pétain. Celui-ci y avait notamment déclaré : "Quiconque participe aux groupes de Résistance compromet l'avenir du pays" ; et : "Quand la tragédie actuelle aura pris fin et que, grâce à la défense du continent par l'Allemagne [...], l'heure viendra où la France retrouvera sa place" (voir *Cahier* n° 10). C'est cette dernière phrase qui permet à Schumann d'intituler son éditorial "Pour votre aveu, merci M. Pétain !", avant de dresser un bilan sans indulgence des années de collaboration.

Le 3 mai 1944 ("Les assassins cyniques"), il dénonce les miliciens décorés de la légion d'honneur pour leurs forfaits (Pétain se serait exclamé un jour : "Tiens ! Vous êtes milicien ? Combien de personnes avez-vous tuées ?"), les cours martiales où les patriotes sont condamnés avant d'avoir comparu, et les massacres perpétrés par les Allemands (le directeur de la Police, Buffet, ayant déclaré : "C'est bien fait ! Les Allemands font leur devoir..."). Le 8 mai ("Le droit de relever la tête"), il célèbre l'accueil reçu la veille à Tunis par le général de Gaulle, et rappelle cette phrase du Général : "Nous sommes sûrs maintenant de redevenir ce que nous voulons être, c'est-à-dire libres, forts et grands"<sup>2</sup>. Le 13 mai, il annonce l'assassinat du professeur Victor Basch (81 ans) et de son épouse Hélène (82 ans), par huit miliciens. Le 19 mai ("Un seul combat pour une seule Europe"), il décrit les cinq fronts intérieurs pour lesquels les Français doivent se mobiliser : démoralisation des armées ennemies, lutte contre la déportation, sabotage administratif, sabotage de la machine de guerre allemande, intimidation des traîtres. Le 21 ("Le scandale du trésor de Strasbourg"), il rapporte la protestation indignée de l'évêque de Strasbourg, Mgr. Ruch, contre le vol par les Allemands du trésor de la cathédrale qui avait été mis à l'abri en Dordogne. Le 24, il fait écho au discours prononcé aux Communes par Winston Churchill, énonçant "les trois réalités françaises" : illégitimité du

---

<sup>1</sup> Dans le contexte de l'époque, il était nécessaire de combattre la propagande ennemie qui agitait l'épouvantail de "l'homme au couteau entre les dents", et de renforcer la cohésion entre les Alliés ; mais la suite des événements a démenti l'optimisme, affiché par Schumann dans cet éditorial, sur le respect par l'U.R.S.S. de l'indépendance des peuples libérés.

<sup>2</sup> La citation exacte est : "Certes, les Français savent que la paix ne leur apportera ni le repos, ni la facilité. [...] Mais ils sont sûrs, maintenant, de redevenir ce qu'ils veulent être, c'est-à-dire libres, forts et grands, parce qu'ils savent où ils ont résolu d'aller" (De Gaulle 1946 : 404).

gouvernement de Vichy, poids des Forces Françaises Libres aux côtés de Alliés, unité de la France Libre autour de ses institutions.

Le sondage dans lequel est posée la question sur "les discours de Schumann" a été réalisé entre le 25 mai et le 19 juin. C'est le moment où le porte-parole de la France Combattante va quitter Londres pour, comme de Gaulle le lui a promis, prendre part aux combats de la Libération. Les réponses de certaines des personnes interrogées dans l'enquête du S.S.S. ne peuvent donc pas tenir compte des allocutions de cette période. L'un des derniers éditoriaux de mai est, à la demande d'un Français métropolitain, consacré à l'affaire Petiot ("Le Landru de l'Étoile", 27 mai). De ce fait divers crapuleux, Schumann tire un réquisitoire impitoyable de ce système policier, qui laisse filer un médecin escroc, morphinomane et assassin, et qui pourchasse sans pitié les Résistants<sup>1</sup>. Enfin, l'éditorial du 28 mai ("Il s'agit de se battre") rappelle que seul le C.F.L.N. dirige et coordonne les efforts français dans la guerre, avec la pleine reconnaissance des Alliés.

Ce même jour, après avoir prononcé son allocution, Schumann est intercepté, dans les locaux de la B.B.C., par un sergent américain en armes qui lui demande de le suivre, sans autres explications. Il raconte ainsi la suite des événements (Crémieux *et al.* 1975-1976, V : xvii-xiv) :

Je fus accueilli sur le seuil d'une maison de style géorgien par l'ancien ambassadeur des États-Unis à Varsovie. [...] Il m'accueillit en poussant le même cri que G.W.F. Hegel devant la Jungfrau : "So...". En d'autres termes : "Je vous l'avais bien dit." Puis il ajouta : "Je ne vous invite pas à entrer. Vous n'avez pas de temps à perdre. Vous partirez d'ici demain à l'aube. Il vous reste quelques heures pour écrire et enregistrer une demi-douzaine de textes." Comme je manifestais quelque surprise, le colonel Drexel-Biddle ajouta : "Si vous vous taisiez subitement, l'ennemi pourrait en tirer une indication".

Cette réplique me laissa perplexe : je ne m'étais jamais attribué assez d'importance pour imaginer que mon silence fût susceptible d'une interprétation quelconque. Au demeurant, les jours qui suivirent n'ébranlèrent pas ma prudente conviction : en voyant les milliers d'embarcations et de navires amphibies qui peuplaient le Chenal, je me disais que, même si les chefs de la Wehrmacht étaient sourds, il leur suffirait de ne pas être aveugles pour deviner l'imminence du débarquement ; mais, sur le moment, je n'avais pensé qu'à obtempérer.

Après avoir enregistré sept éditoriaux, dont le dernier est censé être prononcé sur le sol de France, Schumann est incorporé comme correspondant de guerre dans la 231<sup>e</sup> brigade d'infanterie britannique qui doit prendre part au débarquement ; il porte l'uniforme de capitaine de l'armée française (Rimbaud 2000 : 106-107). L'un de ces enregistrements, diffusé le 4 juin ("La bolchévisation, un mythe"), s'attaque à l'épouvantail de la mainmise soviétique sur l'Europe, et demande aux timorés qui laissent "obscurcir l'enjeu de la victoire par cette ombre que l'Allemagne s'efforce de grossir et de projeter" : "expliquez-nous comment l'Allemagne vous préservera du péril rouge, si péril rouge il y a, à force de se faire battre par l'armée russe"...

Désormais, Schumann se trouve sur le territoire national ; il a débarqué le 6 juin au matin, avec la 50<sup>e</sup> division britannique d'infanterie, sur la plage d'Asnelles, au nord-est de Bayeux ; les forces Britanniques entrent dans Bayeux le lendemain. Le 9 juin, "Honneur et Patrie" diffuse sa première dépêche, envoyée du front ("De Bayeux libéré : la marche triomphale"). Il y décrit "cette mer de

---

<sup>1</sup> Le docteur Marcel Petiot avait défrayé la chronique deux mois auparavant. À la suite d'un début d'incendie dans un immeuble parisien du quartier de l'Étoile (rue Le Sueur), on découvre des corps humains en train d'être brûlés dans un calorifère. L'enquête révélera qu'un habitant, le docteur Petiot, proposait à de riches clients désireux de quitter la France de gagner clandestinement l'Amérique du Sud ; après avoir encaissé une forte somme pour prix de l'évasion, il les gazait, et brûlait leurs corps ; non content de s'approprier les biens qu'ils comptaient emporter (argent, bijoux, vêtements), il s'était fait confier leurs autres biens (meubles, argenterie), qu'il leur proposait de vendre à leur bénéfice (en leur promettant de faire suivre les sommes correspondantes en Amérique du Sud). Il aurait tué de cette manière 24 personnes. On a depuis découvert que Petiot s'était déjà rendu coupable d'escroquerie, avait fourni de la drogue à des toxicomanes, et avait probablement tué trois personnes (une en 1926 et deux en 1930). Ayant réussi à échapper à la police, Petiot ne sera arrêté que le 31 octobre 1944 ; il sera condamné à mort le 4 avril 1946, et guillotiné le 25 mai (Amouroux 1999, IV : 307-313).

drapeaux, ces croix de Lorraine qui sortent de partout, ce feu de l'enthousiasme qui, déjà, à quelques kilomètres des premières lignes, a consumé jusqu'au souvenir du martyr enduré pendant quatre ans, tout cela, ce n'est pas beau, c'est trop beau. Ce n'est pas un rêve, c'est un rêve inespéré". Le 11 juin, il rapporte la "manifestation gigantesque et spontanée" qui a rassemblé, l'après-midi même, des habitants de Bayeux et des villages environnants, pour écouter le porte-parole du CFLN, et décrit le désir des jeunes gens de s'engager dans les Forces Françaises Libres pour participer aux combats en cours. Après être revenu sur l'enthousiasme des habitants, il conclut : "Bayeux, ville du front en même temps que ville délivrée, s'est tout entière mobilisée, et attend que le gouvernement français vienne confirmer cette mobilisation". Il reprendra ce thème de la capacité des Français à assumer eux-mêmes l'administration de la France libérée dans certaines de ces allocutions ultérieures ; ce rappel était nécessaire pour contrecarrer les projets de Roosevelt de mise sous tutelle américaine des territoires libérés (AMGOT ; voir *Cahier* n° 12).

Dans les semaines qui suivent, Schumann accueille le général de Gaulle lors de son retour en France (14 juin), prend part en juillet à la libération de Caen avec les Forces Françaises de l'Intérieur, puis s'engage dans la deuxième division blindée française, sous le commandement du général Leclerc. À ce titre, il participe à la campagne de Normandie, puis à la libération de Paris.

### *La liberté de ton de Maurice Schumann.*

Bien que porte-parole officiel de la France Libre, Maurice Schumann a toujours joui d'une totale indépendance. Le général de Gaulle lui témoignait une confiance totale. Alors que le lieutenant Schumann considérait qu'il devait une obéissance absolue à son chef, celui-ci ne lui a jamais donné aucun ordre relatif au contenu de ses allocutions. "Du général, indique Maurice Schumann, je n'ai pas reçu une directive en trois ans. Mais j'ai entendu deux ou trois critiques *a posteriori*... pour excès d'indulgence à l'égard de Vichy !" (entretien avec l'auteur, Lacouture 1984 : 405). Il rapporte ainsi ces incidents (AN AJ/72/220, n° 8 : 16) :

Pendant toute la durée de la guerre, le général lui adressa seulement deux observations :

La première fois parce qu'il avait fait l'éloge du général Doyen et du général La Laurencie, des gens qui avaient pu se tromper de bonne foi mais s'apercevaient vite que la politique de la carte allemande était loin de pouvoir limiter la malveillance allemande, qu'il n'y avait donc pas d'autre voie que le refus à outrance. Deux exemples le prouvent, celui du général Doyen, président de la délégation française à la Commission d'Armistice de Wiesbaden. Il a compris et il parle de son rapport qu'il a envoyé à Londres. Le général La Laurencie était le représentant de Pétain à Paris, il a donné sa démission quand est intervenu Déat.

Le lendemain le Général de Gaulle lui a dit : "On n'accepte pas d'être représentant de la France à Wiesbaden, on n'accepte pas d'être le représentant du maréchal Pétain à Paris, si par la suite je ne sais quel éclair de lucidité entraîne la démission de ces gens là, le fait mérite d'être constaté, mais non loué".

C'est le moment où, à propos de Claudel, le général raillait le rite des prosternations devant le "Père la Défaite".

La deuxième observation survint à propos des otages de Châteaubriant.

Cette deuxième observation a déjà été mentionnée à propos du *Cahier* n° 7. C'est dans l'éditorial du 23 mai 1941, intitulé "Un document massue" (Schumann 1946 : 64-67), qu'il est question du général Paul Doyen. Celui-ci, successeur du général Huntziger à la tête de la délégation militaire française à Wiesbaden, désapprouve la politique de collaboration militaire mise en œuvre par l'amiral Darlan (chef du gouvernement depuis le 20 février 1941). Ses prises de position lui vaudront d'être écarté de ses fonctions en juillet 1941, puis arrêté par les Allemands en mars 1942 ; finalement libéré, il participera aux combats pour la Libération dans les Forces Françaises de l'Intérieur (D'Abzac-Épezy, *in* Cointet *et al.* 2000 : 255). Dans un mémorandum du 5 février 1941, le général Doyen écrivait notamment : "Si l'Allemagne gagnait la guerre, le Nord et le Pas-de-Calais, une partie de la

Somme et de l'Aisne, les Ardennes, la Meuse, la Meurthe-et-Moselle, une partie de la Haute-Saône et du Doubs seraient, comme l'Alsace et la Lorraine, retranchés de la mère patrie, et non pas seulement annexés, mais colonisés par l'Allemagne" (cité par Schumann 1946 : 64). Le général Doyen avait envoyé son rapport à Londres, et explicitement demandé que son contenu soit divulgué à la radio par Maurice Schumann, assumant de ce fait les risques de représailles allemandes.

Quant au général Benoît-Léon Fornel de la Laurencie, nommé en août 1940 délégué général du gouvernement de Vichy dans les territoires occupés, il affiche son désaccord avec la politique de collaboration ; les Allemands demandent son remplacement par Fernand de Brinon. "Vichysto-résistant", respectueux de la personne de Pétain, anglophile mais très hostile au gaullisme, il prend alors contact avec certains mouvements de résistance et milieux parlementaires. Il contacte même l'ambassade des États Unis à Berne, et l'on a cru à cette occasion que les Américains voulaient en faire un personnage opposable au chef de la France Libre (voir *Cahier* n° 12). Interné à Vals-les-Bains le 9 mai 1942, il s'en évadera le 8 juin 1944 (Giraudier, *in* Broche 2010 : 612-613).

Il est aussi arrivé - rarement - que les allocutions du porte-parole fassent l'objet de critiques internes. En premier lieu, les organisations de la Résistance métropolitaine ont souvent reproché aux émissions en langue française de la B.B.C. de mettre en péril leurs agents en donnant des détails trop précis sur leurs activités, ou encore de diffuser des informations erronées qui portaient préjudice à la crédibilité des émissions. Maurice Schumann semble n'avoir été personnellement l'objet que de deux ou trois remarques de cette nature. La première, purement anecdotique, tient à une phrase malheureuse ; critiquant la passivité du maréchal Pétain, Schumann avait tracé un parallèle entre celui-ci et le roi Léopold III de Belgique, ajoutant incidemment : "Nous ne nous mêlerons pas des affaires belges qui ne nous regardent pas. Il y a des Belges pour Léopold, d'autres contre lui ...". L'ambassadeur de Belgique à Londres s'indigna que l'on ait pu laisser entendre que tous les Belges n'approuvaient pas le comportement de leur roi (alors que c'était justement le cas du principal animateur de la radio belge de Londres, Victor de Laveleye, qui le cachait évidemment aux auditeurs) ; il y a des choses qui ne devaient pas être dites pour ne pas affaiblir le moral des Résistants belges <sup>1</sup> (AN AJ/72/220, n° 8. : 14-15).

Les deux autres critiques sont plus graves, puisque le reproche adressé indirectement à Schumann concerne un problème de sécurité. Dans son éditorial du 6 février 1944 ("Allo, maquis ! Allo, Haute-Savoie !" ; Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 172-173), il a diffusé les quatre consignes formulées par les organisations de Résistance. La première, adressée "aux sédentaires armés", était : "rejoignez d'urgence les maquis de la Haute-Savoie". Cette diffusion lui a valu une lettre de la sécurité britannique (*Political Intelligence Department*), signalant les risques encourus par les maquisards, et demandant qu'à l'avenir ce genre de directives soit présenté à leur service préalablement à sa diffusion (Lettre datée du 23 février, signée Scarlett, AN AG/3(2)/395, dossier BBC) <sup>2</sup>. Par ailleurs, dans un

---

<sup>1</sup> Dans un discours adressé aux Belges, de Gaulle, a parlé de leur "roi prisonnier" ; Schumann lui ayant demandé : "Êtes-vous sûr que vous avez raison ?", le Général répondit : "Que voulez-vous, représentant le gouvernement français je négocie avec le gouvernement belge qui est dans la guerre avec nous. Ce gouvernement développe cette thèse. Je ne peux que la reprendre à mon compte" (AN *ibid.* : 15).

<sup>2</sup> Maurice Schumann n'avait pas attendu la lettre de Scarlett pour relativiser l'importance de la première consigne. Le 7 février, il annonce : "Écoutez bien les consignes fraternelles que nous vous adressons *en plein accord avec les autorités alliées*. 1) La mobilité dans les maquis est un élément essentiel de la lutte et une augmentation des effectifs armés est, certes, plus que jamais souhaitable, mais elle ne doit en aucun cas diminuer votre mobilité. Mobilité qui, en cas de nécessité, doit vous permettre de changer complètement de région" (Crémieux *et al.* 1975-1976, IV : 173). Le lendemain, il précise : "Quand les chefs responsables des maquis assaillis ou menacés appellent à l'aide directe, non pas les réfractaires armés de toute la France, mais seulement ceux de la région qui les entoure, ils se disent : "Attention ! L'ennemi calcule ses provocations pour forcer les patriotes à se découvrir avant l'heure H.[...]". Dans votre guérilla, à laquelle vous saurez donner de plus en plus de souplesse et de plus en plus de mobilité, il y a peut-être plus de grandeur encore que dans la bataille rangée : celle que l'ennemi voudrait vous imposer à son heure, et que vous lui imposerez à la vôtre" (AN AG/3(2)/395).

télégramme daté du 8 mars 1944 envoyé par "Polygone", deux responsables de la Résistance ("Alain" et "Xavier") "accusent tous deux Schumann ou services responsables d'avoir incité plusieurs maquis à se rendre ou à fuir par consignes données BBC. Grande irritation dans résistance. Ne pas élargir fossé" (AN F/1a/3717). Il faut noter cependant que ces deux critiques mettent en cause la B.B.C. ou les "services" (britanniques ou français) plus que Maurice Schumann lui-même.

### *Le jugement des auditeurs sur les allocutions de Maurice Schumann.*

Ayant compris " qu'il faut à la radio parler à une personne, et non à des millions d'auditeurs anonymes, à une personne que l'on connaît, dont on sent la réponse, qui est représentative, à une personne déterminée" (AN AJ/72/220, n° 8 : 12), il avait redécouvert par lui-même les règles de base des causeries radiophoniques. Mais pour s'adresser aux Français de la métropole, "il devait arriver à s'abstraire du milieu où il vivait - pour s'environner d'un autre milieu, celui de la France, c'est là qu'était la véritable difficulté de son métier, mais comme il était très imaginatif par tempérament, ça allait très bien" (AN *ibid.* : 15).

Cependant, en mars 1941, un officier français rallié à Londres rapporte que "le speaker qui parle après l'annonce de "Honneur et Patrie, voici la France Libre", tout en étant très apprécié, est trouvé par beaucoup trop emphatique et manquer de simplicité. On lui oppose le ton simple de Pierre Bourdan et la manière simple du Maréchal Pétain" (AN AG/3(2)/395, série D16). En novembre 1942, le chef de la propagande du mouvement Libération formule à l'intention de Schumann cette recommandation (AN AG/3(2)/395, "Note sur la propagande radio britannique") : "Les émissions de propagande sont trop uniformément pathétiques et jouent toujours sur la même corde. Il y a double emploi entre le porte-parole de la France Combattante et Jacques Duchesne. En ce qui concerne le porte-parole de la France Combattante, en raison même de la faveur dont il jouit auprès du public, il devrait se réserver pour les grandes occasions ou ne parler que deux ou trois fois par semaine. Il aurait alors beaucoup plus d'autorité encore pour lancer des appels importants". De même, dans son rapport mensuel pour le mois d'avril 1944, Cléante suggère "que Schumann continue comme par le passé en n'oubliant toutefois pas qu'il est le porte-parole du Gouvernement et qu'il ne doit donc pas s'abaisser à lancer de petits slogans comme celui aux Parisiens de porter des paquets<sup>1</sup> ; que Schumann n'accapare pas dans ses pauvres cinq minutes quotidiennes la totalité des câbles envoyés par nous, au prix souvent de risques très grands et qu'il renonce donc à en faire une mosaïque concentrée en quelques minutes - ou s'il le fait que la traduction des éléments de sa mosaïque soit donnée en clair le lendemain ou dans la partie suivante de l'émission" (AN AJ/72/234). Ce ne sont là que des critiques mineures. Plus grave, alors que les combats pour la Libération ont commencé, Yvon Morandat note : "les déclaration de Mr. Pierre Dac, les comptes-rendus fantaisistes de Mr. Oberlé, les trémolos patriotiques de Mr. Schumann et même les récits "excessifs" de Madame Aubrac font le plus grand tort à la Résistance Française" (AN AJ/72/234, "Compte rendu d'opinion", 14 juin 1944).

Comme il était prévisible, les non résistants sont généralement critiques. Maurice Martin du Gard, qui ne semble guère aimer Schumann (qu'il a connu avant la guerre), et qui déplore ses attaques contre Pétain, "l'homme qui sacrifie pour tous les Français son honneur et sa vie", écoute en 1942, à Vichy, l'émission "Honneur et Patrie" ; il juge en ces termes le style particulier du porte-parole de la France Libre (Martin du Gard 1948 : 248-250, *passim*) :

---

<sup>1</sup> Un télégramme du Secteur Nord, daté du 25 janvier 1944, donne la consigne suivante (à diffuser) : "À tous Parisiens et Parisiennes, pour contrecarrer les fouilles de patriotes actifs ordonnées par Waffén Darnand, primo portez tous avec vous dans rues et métro des paquets sacs serviettes qui entraveront les fouilles de patriotes actifs, secundo exprimez par murmures votre mécontentement de ces brimades imposées à population entière. Si la majorité des Parisiens Parisiennes suivent ce mot d'ordre, primo gêneront la répression policière, secundo le port de paquets manifèstera publiquement et sans risques leur désapprobation" (F/1a/3717, 8. Télégrammes 94 et 95).



Certains soirs, on ne sait pourquoi une voix plus agressive que les autres, c'est vrai, et qui ne se repose que dans le mépris, parvient à surmonter tous les parasites que liguent contre elle la contre-attaque vichyssoise et l'orage. Je la reconnais, cette voix, pour être la forcerie d'un grand jeune homme tirant sur le roux, le dos un peu voûté, le front haut, avec un beau regard impatient que ses verres intimident. [...]

Israélite, Alsacien, Belge par sa mère, Maurice Schumann avait trois raisons de plus qu'un autre pour s'insurger contre l'Allemagne d'Hitler. Catholique de surcroît, car il s'est converti, mais point très chrétien encore. À l'armistice, il ne lui manquait plus que d'avoir combattu. [...]

Sur le tréteau de l'émigration, Maurice Schumann s'est dressé, dominateur, implacable. Devant le micro, on l'imagine qui gesticule en sueur, mime furieux du tribun qu'il rêva d'être et qu'insensiblement il devient dans une nocturne assemblée que le mystère de son absence accroît plus que ne le ferait sa présence physique. [...] S'il avait des loisirs et la paix devant lui, il ferait un écrivain<sup>1</sup>. Il en a des moments. Il a le goût du balancement, de la reprise insistante à la Péguy, du mot cible, l'art d'attaquer la phrase, l'intensité, et pour terminer sa prosopopée, toujours un trait, et glorieux.

Maurice Schumann avait à Paris naguère une voix jeune, inquiète et sans puissance, avec des inflexions charmantes de bourgeois scrupuleux. L'effroi du désastre, l'anxiété très personnelle qui l'a envahi, les risques du pari et le rêve violent d'un avenir libérateur et contrarié à chaque instant, l'ont soudain transformé. Il s'est jeté au micro sans grands moyens et il doit s'étonner lui-même de la force nouvelle qui l'agite et qui est si contagieuse. Pour frapper l'oreille des auditeurs il a recours à des artifices qui sont d'un comédien déplorable : il enchaîne plusieurs phrases sur le même ton en négligeant toute ponctuation, rebondissant brusquement sur un mot, faisant tomber sa voix irrégulièrement et à contretemps. Est-ce pour surprendre et secouer une torpeur qu'il s'exagère ? Il s'est ainsi créé une singularité qui a pris sur les esprits tendus à l'écoute et qui n'a pas été sans influence sur le général de Gaulle lui-même.

Quant à l'ancien président du Conseil, Édouard Daladier, interné en Allemagne avec Paul Reynaud après la suspension du procès de Riom, il note dans son *Journal*, à la date du 20 décembre 1943 : "Un discours emphatique de Maurice Schumann, l'emphase comme attribut caractéristique de la radio gaulliste, cela permet de la distinguer des autres radios. Il exalte, avant que ne soient livrés de véritables combats, les troupes marocaines, algériennes et françaises qui combattent en Italie aux côtés des américains. L'enlèvement de petits postes est un exploit digne d'Homère. Il ridiculise la France en croyant l'exalter. Il reprend la légende d'une armée qui, sur la Meuse, en mai 40, n'avait pas de matériel. Aucune allusion à la panique et à la lâcheté dans les premiers combats et parfois dans les derniers. Cela permet les *mea culpa* sur la poitrine d'autrui" (Daladier 1991 : 253).

En revanche, pour la plupart des Résistants, les allocutions de Maurice Schumann sont souvent, malgré leur brièveté, les plus appréciées de la radio de Londres. Dès 1942, une note émanant de zone occupée souligne la différence de ton qui existe entre les cinq minutes du porte-parole des Forces Françaises Libres et les autres émissions de langue française de la BBC ; critiquant particulièrement l'émission "Les trois amis", elle se conclut par : "J'ai plaisir par contre à souligner la faveur unanime dont jouit la causerie quotidienne du "Porte-Parole des Forces Françaises Libres". J'indique aussi le regret que les Français ont de ne pas entendre plus souvent le Général de Gaulle lui-même" (AN AG/3(2)/395, "Améliorations à apporter à la propagande actuelle par la BBC"<sup>2</sup>).

Au moment de l'invasion de la "zone libre" par les Allemands et les Italiens, les éditoriaux de Maurice Schumann semblent particulièrement écoutés. Un rapport d'Émile Blamont daté du 25 novembre 1942 confirme que "les "talks" les plus suivis sont : les nouvelles, le porte-parole de la France Combattante, le commentaire des nouvelles, surtout celui de Pierre Bourdan" (AN AJ/72/565, "Situation générale de la France à la veille de l'occupation totale"). Un autre document, daté du 28 novembre 1942, va dans le même sens : "Le programme de 21 h. 15 est de loin le plus écouté. Cela tient à ce qu'à cette heure les gens peuvent s'enfermer sans risquer de visites intempestives et que tout

---

<sup>1</sup> Cette remarque incidente de Maurice Martin du Gard avait une valeur prophétique : après la guerre, Maurice Schumann a écrit plusieurs romans et a été élu membre de l'Académie Française le 7 mars 1974.

<sup>2</sup> Document non daté, mais probablement antérieur à l'invasion de la "zone libre" par les Allemands (11 novembre 1942).

le monde ou presque est rentré. Même reproche que pour 19 h. 15, les talks sont généralement trop longs. Le talk du porte parole de la France Combattante est de loin le plus prisé, il y a un nombre considérable de gens du peuple qui ne peuvent pas plus se passer du dopant qu'est pour eux ce talk que de boire ou de manger. On rentre chez soi pour écouter "les informations et le "gros" qui parle au début"." (AN AG/3(2)/395, "La propagande radio en France").

Lorsque, devant l'impossibilité de critiquer la politique des Alliés en Afrique du Nord, Maurice Schumann décide de ne plus parler à la radio (l'affaire Darlan, voir *Cahier* n° 12), les auditeurs s'interrogent : "L'on s'étonne et l'on s'inquiète ici, depuis trois ou quatre jours de ne plus entendre à 21 h 25 le porte-parole des Forces Françaises Combattantes. [...] Nous nous refusons à croire que les 5 minutes des Forces Françaises Combattantes aient pu être supprimées ? Une telle mesure - qui nous paraîtrait insensée - serait catastrophique" (AN 3AG/2/395, "Presse et propagande. Événements d'Afrique du Nord"). Enfin, en mars 1944, alors que les rumeurs concernant un débarquement imminent se précisent, "on écoute avec beaucoup de plaisir, dans les émissions de la BBC les causeries du porte-parole de la France Combattante. [...] On se désintéresse de plus en plus de toutes les causeries un peu étendues et qui ne traitent pas directement de ce qui touche la vie de la Métropole et les difficultés quotidiennes rencontrées dans la lutte contre l'ennemi commun" (AN AG/3(2)/395, "Les émissions de radio à destination de la métropole").

### *Maurice Schumann pendant et après la Libération.*

On a vu que le capitaine Schumann a pris part à la campagne de France avec la 2<sup>e</sup> DB. Ce fut pour lui l'occasion de donner à "Honneur et Patrie" plusieurs allocutions sur le déroulement des combats auxquels il a participé (prise d'Alençon, libération de Paris), mais aussi sur le rétablissement de la légalité républicaine et de l'autorité de l'État dans les territoires libérés. Devenu "parlementaire aux armées", il accompagne la 2<sup>e</sup> DB pendant l'hiver 1944-1945. Il continue à donner des reportages radiophoniques jusqu'au 8 mai 1945.

Après la guerre, fait Compagnon de la Libération le 14 juillet 1945, sa popularité est très grande. Il abandonne ses activités de journaliste radiophonique, et entame une carrière politique. Il est élu député, est directeur politique du quotidien *l'Aube*, et contribue à la création du Mouvement Républicain Populaire (MRP), dont il sera président. Plusieurs fois ministre (principalement des Affaires Étrangères), écrivain réputé (élu à l'Académie Française le 7 mars 1974), il meurt le 9 février 1998, à Paris.